

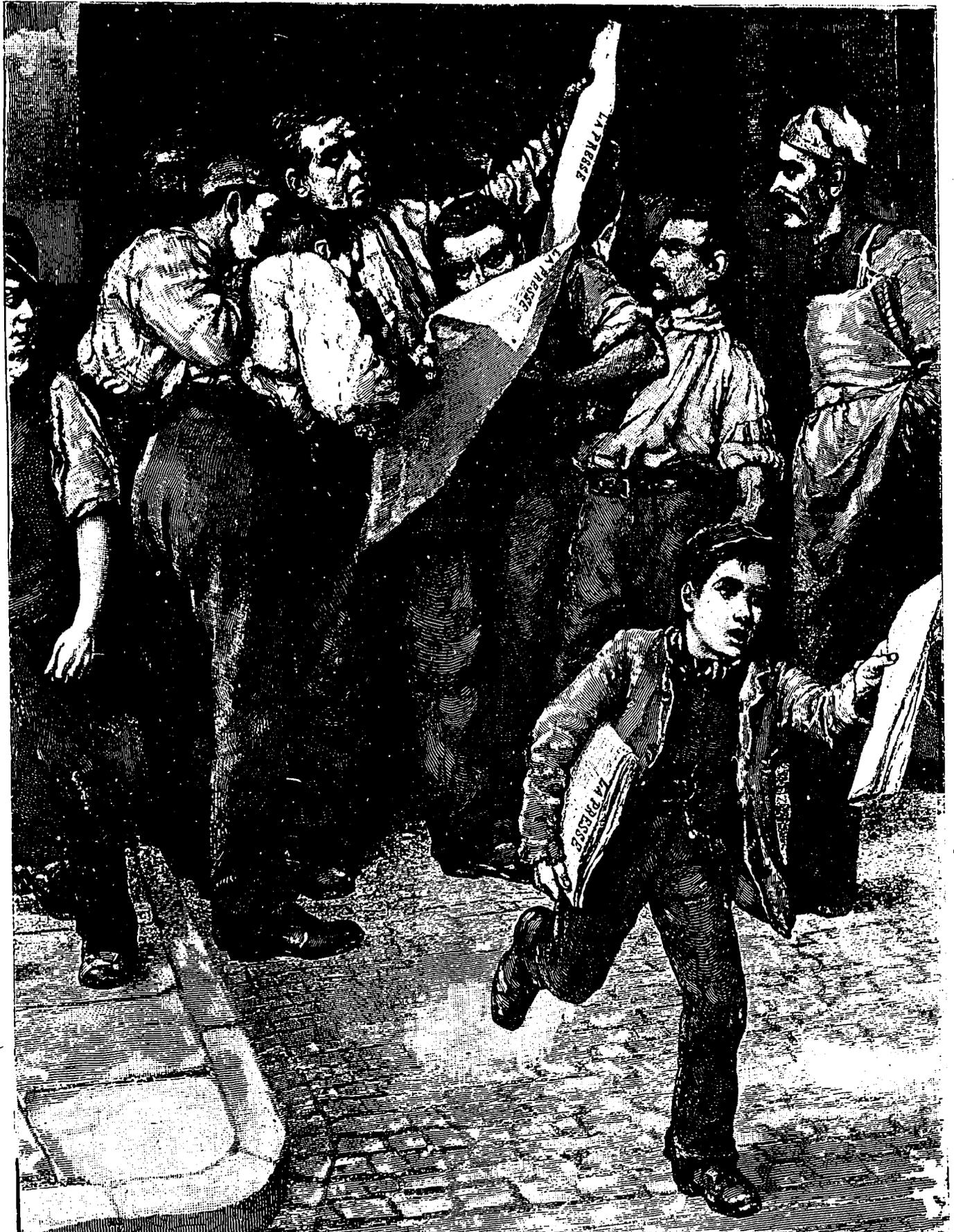
# Le Samedi

VOL. II.—NO 2

MONTREAL 21 JUIN 1890.

LE NUMERO 5 CTS.  
PAR ANNEE, \$2.50.

## NOUVELLES ELECTORALES



—Je savais bien que nous l'aurions, notre homme

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 21 JUIN 1890.

## CHASSE-SPLEEN

La beauté sans grâce est un hameçon sans appât.

La vie est une montagne qu'il faut gravir debout et descendre assis.

L'expérience est un médecin qui n'arrive jamais qu'après la maladie.

Une tête bien faite s'accommode de tous les oreillers que la fortune lui présente.

Un journal est comme une famille; il n'y a rien de plus facile à faire partir.

Les sots parlent souvent du passé; les sages, du présent, et les fous, de l'avenir.

Agir sans principes, c'est consulter sa montre après avoir placé l'aiguille au hasard.

Le remords est la douleur de l'âme, que le temps et la réflexion n'adoucent pas.

Une femme doit apprendre de bonne heure à être vieille: ce n'est pas un médiocre talent.

Les places éminentes sont comme les cimes des rochers: les aigles et les reptiles seuls peuvent y atteindre.

La vanité est un sentiment naturel; l'orgueil un sentiment factice. On naît vain, on devient orgueilleux.

Un original de Montréal porte le même chapeau depuis 33 ans. Il dit qu'il est revenu neuf fois à la mode.

Nous vivons avec nos défauts comme avec l'ail que nous mangeons: nous ne les sentons pas, ils incommode les autres.

Nous buvons tous à la même source du bon heur dans un vase percé; lorsqu'il arrive à nos lèvres, il n'y a presque plus rien.

Les négociants sont d'étranges gens; on en voit qui établissent solidement les bases de leur fortune rien que sur du liquide.

Nous nous élevons à la connaissance des vérités, comme les géants qui escaladaient les cieux, en montant sur les épaules les uns des autres.

Nous avons beau faire, l'amour-propre est toujours le mobile plus ou moins caché de nos actions. C'est le vent qui enfile les voiles et sans lequel le vaisseau n'irait pas.

Les grands seigneurs se glorifient du mérite de leurs ancêtres, parce qu'ils n'en ont pas d'autre; les beaux esprits se glorifient de leur propre mérite, parce qu'ils le croient unique; les gens de bon sens ne se glorifient de rien.

"Comme de raison, disait sentencieusement un professeur, vous ne pouvez pas croire plus qu'à la moitié des choses dont vous doutez; d'autant plus que de tous les mensonges que vous entendez dans une journée, il n'y en a pas plus que la moitié de vrais."

## PHILOSOPHIE RISQUEE

Côté des hommes:

*Raoul.* — Où cours-tu comme ça?

*Ernest.* — Suis pressé; ma femme s'est fait enlever, et faute d'argent les deux coupables ont dû s'arrêter à Québec.

*Raoul.* — Calme-toi. Tache d'éviter un scandale, et surtout ne vas pas commettre un malheur irréparable.

*Ernest.* — Tu n'es pas fou? Comme j'ai peur qu'il me la ramène, je vais au télégraphe pour lui transmettre un chèque.

Côté des femmes:

*Madame.* — Ainsi votre servante vous a quittée brusquement, sans avis. Ces filles ne sont jamais contentes! Elle ne retrouvera pas de sitôt une maison comme la vôtre. Ne croyez-vous pas quelle regrettera avant peu ce qu'elle a fait?

*Madame B.* — J'en suis sûre; mon mari est parti avec elle.

## RIRE ET SOURIRE

—Hello! mon vieux, qu'est-ce que tu fais maintenant? La fortune te sourit-elle?

—Sourire! elle fait mieux que ça; elle s'éclate de rire à mon nez.

## LE BAROMETRE DU BONHEUR

*Mme Langacérée.* — Excusez-moi, si je viens vous voir de si bonne heure; mais je voulais vous dire que... tiens! mais vous grisonnez ma chère, vous avez les tempes presque blanches.

*Mme de Vieilbel (surprise avant la fin de sa toilette).* — Qui! mes cheveux ont blanchi en une seule nuit, à la suite d'une profonde douleur.

*Dans l'après-midi, les dames se retrouvent.*

*Mme Langacérée.* — Mes compliments, vous êtes ravissante dans votre toilette de Paris; vous rajeunissez, vos cheveux sont redevenus noirs comme... avant votre grande douleur.

*Mme de Vieilbel (qui avait eu le temps d'appliquer sa teinture).* — Cet heureux changement est dû à une joie subite que j'ai éprouvée après votre départ. Les effets du malheur ne sont pas toujours éternels.

## CE QUI S'APPELLE: REVIRER DANS SA LONGUEUR

*M. Blagafroid, (qui vient d'absorber un dîner aussi copieux que coûteux, arrosé des meilleurs vins).* — J'ai beau me fouiller, je ne trouve pas un sou; j'ai dû oublier mon portemonnaie.

*Le restaurateur.* — Et vous croyez que ça va se passer comme ça! Ah! non, par exemple, les *dead-beats* n'ont pas de chance par ici. A-t-on jamais vu ça? Consommer la fleur de ma carte, boire la crème de ma cave, et ne pas avoir un sou! Pas de ça, Lisette... Anatole, va chercher la police, le gardien privé, les détectives... .

*M. Blagafroid.* — Qu'est-ce qui vous prend? J'ai oublié mon porte-monnaie, mais j'ai mon portefeuille bourré de piastres.

*Le restaurateur.* — C'est bien comme cela que je le comprends; j'appellais la police pour vous protéger contre les mauvaises rencontres.

## MOTS D'ENFANTS

*Lucie (6 ans).* — Moi je veux deux maris; le premier sera grand, et le second petit. Comme ça, il n'y aura jamais de vêtements de perdus.

*Premier élève.* — As-tu remarqué comme le maître d'anglais commence toujours sa prière par: "Oh! vous mon Père, qui connaissez mieux que nous."

*Second élève (qui en veut au professeur).* — Il croit le flatter, en lui disant que le bon Dieu en sait plus long que lui.

*Le père (sévèrement).* — A ton âge, je n'avais jamais goûté au tabac, pas même sous la forme d'une cigarette.

*Le fils.* — Vous ne dites pas ça.

*Le père.* — Je te le répète je n'ai jamais fumé avant vingt et un an.

*Le fils.* — Alors papa, vous ne savez pas ce que vous avez perdu de bonheur depuis le temps où vous aviez mon âge, jusqu'à vingt et un an.

A la leçon de grammaire française dans une école anglaise.

*Le professeur, (croyant embarrasser ses élèves)* — Quel est le féminin de couteau?

*Un élève, (le premier de sa classe).* — Fourchette, monsieur.

*Le professeur.* — Quel est le féminin de tailleur?

*L'élève.* — C'est modiste, monsieur.

Depuis ce jour le professeur a eu prudence de suivre le questionnaire de son manuel.

*Maman.* — Qu'est-ce que tu as, mon pauvre Nicodème? Les yeux fermés, la lèvre fendue; tout égratigné! Tu t'es battu?

*Nicodème.* — Non, maman.

*Maman.* — Alors qu'est-ce que tu as eu.

*Nicodème.* — La mère de Jean Groselande est morte.

*Maman.* — Après, cela n'a rien à faire avec ta figure.

*Nicodème.* — Tiens voilà Jean qui passe, regarde comme il est triste.

*Maman.* — Après?

*Nicodème.* — Ça m'a fait de la peine de le voir si chagrin; alors je l'ai amenée dans la cour et je me suis fait donner la volée par lui.

*Maman.* — Ça l'a-t-il consolé?

*Nicodème (surpris, puis enthousiasmé).* — Consolé! Je le crois. Est-ce que ça ne te consolerais pas de flanquer une bonne tripotée à quelqu'un qui t'aurait rossé toutes les semaines de l'année? Consolé! Si tu savais comme ça fait plaisir à un petit garçon!

## TRANSIT RAPIDE

Dans le Pullman d'un train express:

—Je ne me sens pas bien.

—Tu manges trop vite, ça te jouera un mauvais tour, tôt ou tard.

—Tu fais erreur, je mange très lentement.

—Allons donc, je viens de te voir mastiquer avec une vitesse de quarante milles à l'heure.

## DOUBLE FAUSSES DENTS.

*Monsieur Tiredur (dentiste, à son commis).* — Alors, monsieur Pochesse n'a pas encore voulu payer le ratelier de sa femme. Très bien, vous n'y retournerez plus; asseyez-vous et envoyez lui la lettre que je vais vous dicter:

"Je n'ai ni l'intention de vous présenter de nouveau ma note, ni celle de vous poursuivre, mais vous devez vous souvenir, chaque fois que vous servirez un morceau de *steak* à votre femme, qu'elle ne le mâchera ni avec ses dents, ni avec les vôtres, mais bien avec les miennes."

Devant cette perspective troublante d'une femme qui mastiquait avec les dents d'un étranger, le mari envoya immédiatement son chèque.

## AIDE-MÉMOIRE INFALLIBLE

Huit heures du matin, Monsieur s'apprête à se rendre à ses affaires.

Madame.—Jean, j'ai quelque chose à t'apprendre. J'ai préféré l'écrire que de te le dire ; je l'ai consigné dans cette lettre. Promet-moi de ne l'ouvrir qu'une fois arrivé à ton bureau.

Il promet, mais aigüillonné par l'impatience, il prend une voiture pour arriver plus vite, entre comme une bombe dans son bureau, brise le cachet de la missive en tremblant, et lit terrifié :

“Je me vois obligée de t'apprendre un fait, qui, je le sens, te donnera du tracas ; mais mon devoir me commande de le faire. Je suis résolue de tout te dire quoiqu'il advienne. Depuis une semaine, je savais qu'il me faudrait en arriver là ; j'en ai, tant que j'ai pu, gardé le secret, mais je ne puis me taire plus longtemps. Le moment critique est arrivé. Ne me condamne pas trop vite ; tu as ta part de responsabilité dans ce qui nous arrive ; le coup peut être cruel, mais il n'y a pas dans ce monde de mal irréparable, et j'espère que tu ne te laisseras pas abattre.”

La première page finissait là : le malheureux mari, pâle, atterré, n'osait tourner le feuillet. En fin prenant son courage à deux mains, il continuait :

“La provision de pommes de terre est épuisée ; fais m'en envoyer un sac ou deux cette après-midi. J'ai pensé qu'en employant cette méthode tu n'oublieras pas ma commission, comme tu l'as fait quand je t'ai prié de m'apporter la jolie petite bague que nous avions vue l'autre jour.”

Il envoÿa les pommes de terre et la bague avec.

## UNE CAUSE BIEN PRÉPARÉE

La scène se passe à la station de police No. 0. Mme Billy Barney. — Connaissez-vous mon mari ?

Sergent.—Non.

Mme Billy Barney.—Il s'appelle Billy Barney, de son nom.

Sergent.—Connais pas.

Mme Billy Barney.—Il demeure derrière le marché au foin.

Sergent.—M'est égal. Est-il perdu, égaré ou mort ?

Mme Billy Barney.—Sais pas ; mais il va être ici dans dix minutes pour raconter un tas de menteries.

Sergent.—Qu'est-ce qu'il y a ?

Mme Billy Barney.—En causant avec lui je lui ai graffigné le nez et passé la main dans les cheveux. Il va venir vous raconter qu'il a le nez cassé. Pas vrai ; tatez-le lui. Faut pas vous en laisser imposer.

Sergent.—Non madame.

Mme Billy Barney.—Il vous dira aussi que je lui ai tiré des cheveux de quoi bourrer un fauteuil de juge. Pas vrai, ne le croyez pas. Voilà ce que je lui ai tiré ; il n'y a pas de quoi s'en faire une tournure. Les faits sont les faits, même pour la police.

Sergent.—Oui, madame.

Mme Billy Barney.—Je vais vous les laisser ses soies, je ne peux rien en faire. Non ! dites-là, vous-même, y-t-il de quoi faire une affaire pour si peu de filasse ?

Sergent.—Non madame.

Mme Billy Barney.—C'est vous qui le dites, vous serez mon témoin. Quand il viendra vous conter ses menteries ; montrez-lui les faits.

Sergent.—Oui, madame.

Mme Billy Barney.—Si vous saviez, sergent,

comme il est menteur ! Pour m'épouser, il m'a dit qu'il était millionnaire, et que c'était pour sa santé qu'il cassait de la pierre. Gardez bien ses cheveux. Le nez graffigné, il l'apportera avec lui ; tatez-le, mon sergent, ne vous en laissez pas conter. Quand il vous aura dit toutes ses menteries, écrasez-le avec les faits ; on l'écrase facilement Billy ; et une fois écrasé, il en a pour six semaines.

Sergent.—Oui, madame.

## CONTENT DE LUI-MÊME

Smith.—Bonjour, Shaver, je ne vous demande pas comment vous allez ce matin, vous avez une figure rayonnante.

Shaver.—Je suis heureux, en effet ; j'ai ce matin, commis trois bonnes actions.

Smith.—Contez-moi cela.

Shaver.—Il y a quelques instants, j'ai rencontré devant la porte une pauvre femme qui tenait un enfant dans ses bras. Elle avait l'air si triste que je l'interrogeai. Elle me raconta qu'elle venait de chez le médecin, pour son enfant, et qu'elle était menacée de voir mourir le pauvre petit, faute d'avoir les \$2.00 nécessaires à l'achat des remèdes. J'étais tellement ému que je les lui donnai, c'est-à-dire que n'ayant pas de monnaie, je lui donnai un billet de \$10 qu'elle alla changer, et dont elle me rapporta la monnaie.

Smith.—Ne craignez-vous pas de vous être laissé attraper ?

Shaver.—Peu importe ; trois bonnes actions pour \$2.00, ce n'est vraiment pas assez cher, pour qu'on y regarde de si près.

Smith.—Qu'est-ce que vous voulez dire, avec vos trois bonnes actions ? je n'en vois qu'une.

Shaver.—Comment une ? D'abord, j'ai commis un acte de pure charité ; puis j'ai fait le nécessaire pour rendre la santé à un petit malheureux ; enfin j'ai obtenu huit bonnes piastres pour un faux billet de dix. Titus même serait content. Au revoir !

## UN “SCIENTIST” DE L'AVENIR

La composition suivante, travail élaboré d'un jeune écolier, nous est adressée par un professeur bien connu.

## Respiration.

La respiration est faite avec de l'air. Nous respirons avec les poumons, le foie et les rognons. C'est la respiration qui nous empêche de mourir. En dormant, elle fait passer la vie par le nez quand nous sommes couchés. Les enfants qui restent toute la journée dans une chambre ne doivent pas respirer ; ils doivent attendre jusqu'à ce qu'ils soient en plein air. Les enfants qui respirent dans une chambre font du carbonique ; le carbonique est plus venimeux qu'un chien enragé. Des soldats s'étaient réfugiés dans une cave, aux Indes, et du carbonique étant entré dans la cave, les a tous tués avant le matin. Les filles tuent leur respiration avec le corset, qui leur serre le diaphragme. Les filles ne peuvent courir, ni crier aussi fort que les garçons, parce que leur diaphragme est trop serré. Si j'étais une fille, je voudrais être un garçon pour mieux courir et crier et avoir un grand et gros diaphragme.

## CIEL OU TERRE

—Je suis enchanté de vous voir de nouveau en bonne santé.

—En effet, j'ai été bien bas ; mais je m'en suis tiré avec l'aide du docteur Granulato.

—Dites plutôt avec l'aide de la Providence, car c'est à Elle que vous devez votre guérison.

—Vous croyez ! Pour le savoir au juste, j'attendrai voir qui m'enverra la note.

## L'AMIRAL NELSON

Les lecteurs du SAMEDI se rappellent sans doute l'équipée du célèbre marin lorsqu'il menaça de s'écrouter, il y a quelque temps sur la Place Jacques-Cartier. Un poète canadien en a fait le récit suivant :

(Pour le SAMEDI)

Depuis longtemps en pénitence,  
Nelson du plus haut de sa tour  
Se répétait dans le silence,  
En souriant avec humour :  
“Je veux à ces fils de la France  
“Qui m'environnent nuit et jour  
“Jouer un fameux tour.

“Ils pensent qu'ici ma seule œuvre  
“C'est d'enseigner la peur de l'eau.  
“Mais je veux, nom d'une couleuvre !  
“Jeter un œil sur mon vaisseau.  
“C'est quand ils verront ma manœuvre  
“Qu'ils vont allonger le museau !  
“Le bon petit tableau !”

Et Nelson l'amiral, le brave  
Paraissait savourer ces mots ;  
Car il gardait un air très grave  
Qui vous faisait froid dans le dos.  
Longtemps sous sa figure have  
Et dans son rigide repos  
Rumina le héros.

Joignant le geste à la parole,  
Nelson voulut se retourner.  
Mais aussitôt de la console  
Tout se mit à déboulonner.  
C'est que, voilà ! si l'on décolle  
Du granit rien que pour flaner,  
Il va se promener.

EDOUARD MIRAT,  
Cordonnier.

## LES MODES IMPOSÉES PAR LE Nihilisme

Le Czar de Russie, (faisant sa toilette du matin).—Où est donc ma chemise ?

Le valet de pied.—Je l'ai portée chez le forgeron pour lui faire remettre un rivet.

## TROP DE REALISME

Artiste.—Je suis content de mon œuvre ; le portrait de votre femme est très-réussi, regardez moi-ça ; ça vit, ça parle.

Le mari.—Parle ! parle ! bonté divine, est-ce que vous ne pourriez pas le transformer en nature morte.

## COMPLETS

Brigitte.—Qu'est-ce que vous avez à pleurer comme ça ? Ça doit ennuyer vos maîtres de vous voir toujours les yeux rouges comme des tomates.

Anne.—Hi ! hi ! j'étais engagée hi ! hi ! avec un homme de police, du poste A, et il me refuse, maintenant ! hi ! hi !

Brigitte.—En voilà une affaire ! Un homme de police en vaut un autre ; engage-toi avec un autre bouton jaune du poste A.

Anne.—Je ne peux pas ; c'est bien ça qui me chagrine. J'ai déjà été engagée à tous les autres hommes du poste. C'était le dernier.

## SOLUTION DU DERNIER REBUS

Ici bas chacun loue Dieu : Poiseau dans l'air et le poisson dans l'eau.

MM. Alp. Guenette, de Lévis ; E. I. Chartier, de Montréal, et Arthur G. Lapointe, de St Sauveur de Québec, ont envoyé la solution exacte de ce rebus.



*Le curé.*—Ah! mes enfants; c'est laid de se quereller.

*Tommie.*—Nous ne nous querellons pas, monsieur le curé; nous faisons des tableaux vivants.

*Le curé.*—Alors, qu'est-ce que vous représentez donc?

*Tommie.*—Vous ne voyez pas? C'est maman qui demande de l'argent à papa.



(Les gloires de la cornemuse.)

*Ethel.*—Regarde donc, Nonnou! Ce grand garçon qui a une bouteille bien plus grosse que celle de Jules et qui pleure encore.



*La mère qui avait laissé Gertrude avec son petit cousin.*—Allons, nos amoureux, comment vous êtes-vous amusés durant mon absence?

*Gertrude.*—Des amoureux? Je l'en souhaite; il ne m'a pas embrassée une fois.



*Le père.*—Qu'as-tu donc à pleurer, Alfred?

*Alfred.*—Bou!... hou!... hou! Je m'ai écrasé un doigt avec le marteau.

*Le père.*—Allons! Sois un homme. Est-ce que je pleure quand je m'écrase les doigts?

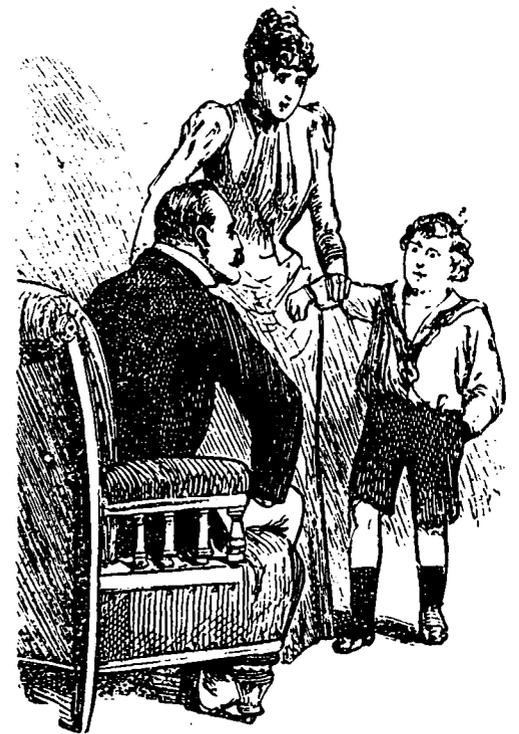
*Alfred.*—Hou... hou... ou! mais tu ne veux pas que je jure.

#### L'AUTEUR DE SES MAUX

*Agent.*—Je désirerais vous soumettre un ouvrage magnifique, *l'Histoire de l'influence de la belle-écriture et de ses dérivés sur la civilisation depuis les temps les plus reculés*, par le professeur Mordennui. C'est un ouvrage...

*La victime (doucement).*—Pardou, je suis le professeur Mordennui.

*Agent.*—Alors, vous devriez bien me donner une piastre; c'est vous qui êtes cause que je meurs de faim. J'ai beau m'éreinter à les placer, personne n'en veut; on ne fait pas des livres aussi embêtants sans payer pour.



*Le père.*—Tu as fait le mauvais garçon! Maintenant, tu vas choisir entre la volée et la chambre noire. Que prends-tu?

*Tommie.*—Ça dépend qui va me donner la volée. Est-ce toi ou maman?

#### UNE INSTITUTION QUI GRANDIRA

*Elle.*—Qu'est-ce que cela? Une société de reprisages et de raccommodage!

*Lui.*—C'est une compagnie dont la création était attendue depuis longtemps. Elle raccommode les vêtements, reprise les bas, et coud les boutons pour presque rien.

*Elle.*—Elle sera bien reçue par les célibataires.

*Lui.*—Et par les hommes mariés aussi; ça leur évitera d'attacher les bretelles à leurs pantalons avec des épingles de sûreté.

Ce soir-là elle ne le retint pas quand il émit l'idée de sortir un peu pour activer sa digestion.

UN VOLEUR PRIS

(3 heures du matin.)



I  
Elle. —  
Vieux, j'en-  
tends du  
bruit.



II  
Lui. — Tu  
crois que  
c'est en  
bas?



III  
— Ne crai-  
guez rien.  
Je n'ai pas  
besoin de  
vous au-  
tres.



IV  
Le bruit  
augmente.  
Ils ont une  
vingtaine.



V  
— N'impor-  
te ! Quand  
j'en aurai  
tué deux  
ou trois...  
Mais...

VARIATIONS SUR UN THÈME CONNU

Les anciens avaient des goûts de beauté différents des nôtres. Les petits fronts, les sourcils joints ou presque point séparés, étaient des agréments dans le visage d'une femme : on fait encore aujourd'hui grand cas, en Perse, des gros sourcils qui se joignent. Dans quelques pays des Indes, il faut, pour être belle, avoir les dents noires et les cheveux blancs, et l'une des principales occupations des femmes aux îles Mariannes est de se noircir les dents avec des herbes, et de se blanchir les cheveux à force de les laver avec certaines eaux préparées. A la Chine et au Japon, c'est une beauté que d'avoir le visage large, les yeux petits et couverts, le nez camus et large, les pieds extrêmement petits, etc. Il y a des peuples

de l'Amérique et de l'Asie qui aplatissent la tête de leurs enfants en leur serrant le front et le derrière de la tête entre des planches, afin de rendre leur visage beaucoup plus large qu'il ne le serait naturellement ; d'autres aplatissent la tête et l'allongent en la serrant par les côtés ; d'autres l'aplatissent par le sommet ; d'autres enfin la rendent la plus ronde qu'il peuvent. Chaque nation a des préjugés différents sur la beauté : chaque homme a même sur cela ses idées et son goût particulier ; ce goût est apparemment relatif aux premières impressions agréables qu'on a reçues de certains objets dans le temps de l'enfance, et dépend peut-être plus de l'habitude et du hasard que de la disposition de nos organes.

(Buffon.)

En général, ce qui contribue le plus à la beauté du sexe féminin est un genre de vie agréable et libre de toutes les tracasseries des passions ; c'est encore l'usage des aliments sains et adoucissants, un climat tempéré et fertile.

Les Indiens disent qu'il ne se trouve point de belles femmes dans les pays où il y a de mauvaises eaux, et où la terre est avare de ses trésors et de son opulence ; mais le contraire n'est pourtant pas généralement établi. Enfin, c'est l'amour, l'amour surtout, c'est ce sentiment enchanteur qui fait maître la beauté, qui la perpétue dans les espèces. Combien de fois l'atomie de l'indifférence, la stupeur de la crainte, l'antipathie de l'aversion, n'ont-elles pas produit d'individus contrefaits et hideux ? La nature nous fait rechercher la beauté parce qu'elle tend sans cesse à la perfection des espèces, dont celle-ci est la marque infaillible.

(Virey.)

Les femmes mettent leur vie dans l'amour. Les unes se consacrent à aimer leurs parents, leurs maris, leurs enfants ; anges sur la terre, elles veillent quand ils souffrent, tristes de leurs tristesses, joyeuses de leurs joies, vivant tout en eux ; vie de dévouement et d'oubli d'elles-mêmes. Les autres, amantes exaltées, dépensent en passions désordonnées cette énergie de sentiments qu'elles eussent honorée en accomplissant leurs devoirs.

(Drouineau.)

Il m'a toujours semblé qu'il y avait dans le cœur des femmes deux principes sans cesse en opposition ; le besoin de s'attacher à un seul, et celui de plaire à tous. Suivant les circonstances où elles sont placées, les femmes éprouvent plus ou moins l'influence directe de ces deux principes, mais de façon cependant que l'un ne détruit jamais l'autre ; de sorte que, tendres pour un seul, elles ne peuvent s'empêcher de chercher à plaire à tous. Aussi, au milieu d'une assemblée brillante, la femme la plus passionnée n'est jamais aimable pour celui qu'elle aime, parce que son cœur ne lui appartient plus en entier, tout ce qui admire y a droit.

(Saint-Prosper.)

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plus tôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes. On les accuse aussi de parler davantage ; cela doit être, et je changerais volontiers ce reproche en éloge : la bouche et les yeux ont chez elles la même activité, et par la même raison.

L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui lui plaît ; l'un pour parler a besoin de connaissance, et l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

(J.-J. Rousseau.)

Deux passions principales agitent les femmes, l'amour du plaisir et le désir de dominer. Toutes les femmes ont le cœur tendre ; toutes les femmes voudraient régner. Mais observons quel est le destin de ce sexe de reines : avoir de la puissance est tout leur objet, mais la beauté en est le seul moyen. Dans leur jeunesse, elles conquièrent avec une fureur si démesurée, qu'à peine se réservent-elles quelque chose pour un âge plus avancé.

(Pope.)

Généralement les femmes ne savent pas ce qu'elles veulent, et quand par hasard elles le savent, elles n'osent pas le dire.

(Turner.)

ÉTUDIANT SON TERRAIN



(Minuit.)

Maître de la maison à un voleur suspect. — Qu'est-ce que vous voulez ?

Le voleur. — Je ne sais pas encore ; qu'est-ce que vous avez ?

ET LE PAPA USA DE DISCRETION



(10 heures du soir.)

Le père, (du haut de l'escalier). — Lucie, est-il enfin parti ce jeune homme ?

Lucie, (qui reçoit précisément la grande demande). — Oui, papa ; il est très bien parti ; laissez-le faire,

UNE BONNE AME

Créancier. — Voyons, si vous ne pouvez me donner d'argent, donnez-moi un billet de \$100 à quatre mois.

Débiteur. — Je crois qu'il vaudra mieux que je vous donne quatre billets de \$25 à un, deux, trois et quatre mois.

Créancier. — Comme vous voudrez ; mais je ne vois pas en quoi cela sera préférable.

Débiteur. — C'est pour vous ce que j'en fais. Il vous sera moins pénible de perdre \$25 à la fois que de perdre \$100 tout d'un coup.

## LE JOUR DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE



AU PARC SOHMER

## SIMPLE AVEU

(Pour le SAMEDI)

Sous la feuillée, au fond des bois,  
L'on entend de si douces choses,  
Quand tout renaît et qu'à la voix  
Du printemps fleurissent les roses ;  
Veux-tu que la main dans la main,  
Pour voir la nature éveillée,  
Nous prenions ce petit chemin  
Sous la feuillée ?

L'âme pensive, et lentement,  
Nous irons ainsi sous les branches,  
Jusqu'à ce ruisseau si charmant  
Avec sa mousse et ses pervenches ;  
Et pendant que tes jolis doigts  
Cueilleront les fleurs de la rive,  
Je verrai dans l'eau ton minois,  
L'âme pensive.

Prêtant l'oreille tous les deux  
Aux sons lointains de la nature,  
Nous entendrons des chants joyeux,  
Des bruits d'ailes dans la verdure.  
Et moi, séduit par ta fraîcheur,  
Redisant l'aveu de la veille,  
J'écouterai battre ton cœur,  
Prêtant l'oreille.

L'âme bercée au chant divin  
Qui toujours retentit en elle,  
J'admirerai ton œil lutin  
Et te trouverai toujours belle.  
Nous reviendrons, au bout du jour,  
Poursuivant la même pensée,  
Aux doux refrains de notre amour  
L'âme bercée.

PAUL VARY.

Montréal, 7 juin 1890.

## VERTU MAL RÉCOMPENSÉE

*M. Oldhammer.* — Oui, mes enfants, c'est Georges Washington qui en est la cause. Quand j'étais petit comme vous, j'ai lu l'histoire de G. W. et de sa petite hache, et elle m'a fait tant plaisir que j'ai voulu la jouer en addition. Alors je suis allé dans le potager et j'ai abattu un beau pommier. Quand mon père est revenu le soir, il a demandé : "Qui a fait cela ?" "C'est moi, papa, je ne sais pas mentir ; j'ai coupé le pommier avec ma hache." J'ai reçu une telle volée, que je n'en ai jamais dit la vérité depuis ; et il y a longtemps de cela, mes enfants.

## QUESTION COMPLIQUÉE



*Madame Nobor.* — Comment se comporte-t-on dans votre famille au point de vue de la longévité ?

*Madame Parvenue.* — Extraordinairement. Voyez mon frère qui n'a que quinze ans et qui a déjà six pieds de long.

## EFFUSIONS NATIONALES



(Département de l'ice-cream.)

— Tout ce qu'on a pu dire, à propos du proverbe : *Les extrêmes se touchent*, n'est pas comparable à ce verre glacé que vous m'offrez. (A-t-elle compris ?)

## DEMI-CONVERSION

*Lieutenant de l'armée du Salut.* — Bonjour, Sam, comment ça va-t-il depuis votre conversion ?

*Sam.* — Oh ! très bien ; moi, la mère, et les jeunes, nous ne sacrons plus et nous ne volons pas la moitié d'autrefois.

## DÉSAPPOINTEMENT

*Maître de station du chemin de fer de...* (écrivant sur le tableau) :

*Actis.* — Pour cause d'accident sur la ligne, le train de neuf heures et demie ne partira pas ce soir avant dix heures, et il n'y aura pas de dernier train.

*Simpleton.* — Allons ! bon, me voilà bien, moi qui voulais prendre le dernier train ; je suis forcé de retourner à l'hôtel. Encore une journée de perdue !

## FAUSSE ACCUSATION

*M. de Brusemanière.* — Hola ! garçon, je suis gelé ; apportez-moi vite un *hot scotch*, bouillant.

*Garçon* (cinq minutes après). — Voilà, monsieur ; je crains qu'il ne soit pas assez chaud.

*Garçon.* — Qu'en sais-tu, brigand ? Tu l'as goûté ?

*M. de B.* — Jamais monsieur ; j'ai seulement mis mon doigt dedans...

## IL FAUT CONSOLER LES MALHEUREUX

*Grandnigaud.* — C'est votre réponse définitive, Mademoiselle Boncompteur ?

*Mlle Boncompteur.* — Oui, finale et immuable.

*Grandnigaud.* — Rien ne pourra vous faire changer de résolution ?

*Mlle Boncompteur.* — Rien.

*Grandnigaud.* — Alors ma vie est finie, et je vais être seul au monde ; mon oncle, mon pauvre oncle, avec qui je vivais depuis ma première enfance, vient de mourir en me laissant...

*Mlle Boncompteur.* — Oh ! pardonnez-moi. Si j'avais su, j'aurais été moins brusque. Croyez-moi, je ne veux pas ajouter à votre affliction ..... et puis, êtes-vous sincère ?

*Grandnigaud.* — Sincère ! Ah ! mademoiselle !

*Mlle Boncompteur.* — Vous n'étiez pas sans avoir fait sur moi quelque impression... puis votre malheur ..... laissez-moi le temps de la réflexion.

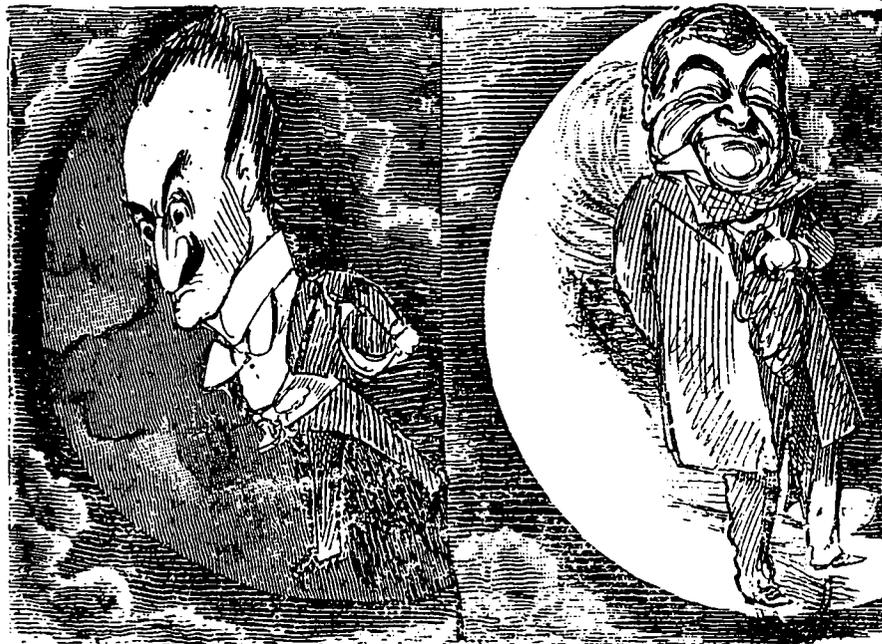
*Grandnigaud.* — Sera-ce long ?

*Mlle Boncompteur.* — Henry ! Vous ne devinez pas ?

*Grandnigaud.* — Oh ! Geneviève !

LE LENDEMAIN DES ELECTIONS

AIMONS - NOUS LES UNS LES AUTRES.



I  
C'A MAL ÉTÉ.

II  
C'A BIEN ÉTÉ.

(Sermon de la Saint-Jean-Baptiste.)



Elle, (dans un élan).—Et vous croyez réellement que vous m'avez ? Entre nous ; êtes-vous capable d'aimer ?

Lui.—Moi, capable d'aimer ! Vous êtes la quinzième que j'ai aimée à la folie. Soyez rassurée sur ce point. Je puis vous donner des références.

SABRETACHE DE G.

Avocat à une dame témoin.—Vous dites que vous étiez membre de la famille à la naissance du défendeur ?

La dame.—Oui, monsieur.

L'avocat.—Et que vous étiez dans la maison dans ce temps-là ?

La dame (rougissant).—Oui, monsieur.

L'avocat.—Vous pouvez le jurer positivement ? Rappelez-vous que vous êtes sous sous serment.

La dame.—Oui, monsieur.

L'avocat (après avoir jeté un regard de soupçon du côté des jurés, reprend son interrogatoire).—Quelle preuve avez-vous à nous donner que vous étiez là quand le défendeur est né ?

La dame.—Je suis sa mère.

—Tiens, j'ai rencontré un homme aujourd'hui avec la moitié du visage noir, noir...

—Et l'autre bord ?

—Noir aussi... C'était un vrai nègre.

—Encore des frais pour rien.

—Quoi donc ?

—Tu sais la pesée au foin qu'on est à construire devant l'hôtel Payette, au bout de la rue Craig ?

—Oui.

—Bien, on va l'enlever...

—Hein ? pourquoi ça ? maintenant qu'elle est presque terminée ?

—Ce sont les détenus qui ont notifié le geolier de leur détermination le laisser en masse... ça leur cache la vue de l'île Sainte-Hélène...

DANS DIX ANS

Voilà ce qu'on entendra si la construction continue à se développer comme elle l'a fait depuis 5 ans.

M. C. (rencontrant un concierge de la plus grande bâtisse de Montréal).—Où est donc l'avocat X ? Voilà quatre jours que je le cherche inutilement.

Portier.—Prenez le chemin de fer du Sud, dans ce corridor-ci ; rendez-vous à la section 125<sup>me</sup>. Là, prenez l'ascenseur jusqu'au 22<sup>me</sup> étage et ensuite prenez une voiture ; passez les départements médecine, journalisme, enrégistrement, mariage et vous arrivez au département de la loi. Là vous prendrez de nouvelles informations. Je crois que c'est la chambre No 1924.

La mère.—Fred, c'est assez d'un morceau de tarte, Fred.

Fred (indigné).—Tu veux que j'apprenne à manger, maman ; et tu ne me donnes pas la chance de pratiquer !

TEXTUEL

Dans un musée...

Après contemplation d'un tableau immense, une dame s'approche du gardien et montrant la toile.

—Pardon, monsieur ! Ce tableau ; auriez-vous l'obligeance de me dire quel auteur ?

—Quelle hauteur ? Je ne sais pas, madame, on ne mesure pas les tableaux à la verge, ici.

DÉFINITION

L'art de tomber.—Passer devant un marchand de bananes.

LES DEUX FONT LA PAIRE

Servante.—Il y a deux messieurs qui demandent à voir madame. Ils sont arrivés en même temps, mais ne sont pas venus ensemble.

Madame Finemouche.—Comment se comportent-ils ?

Servante.—L'un est très poli et demande la permission d'avoir l'honneur d'un entretien de quelques minutes.

Madame Finemouche.—Je ne veux pas le voir ; il a évidemment quelque chose à vendre.

Servante.—L'autre est raide comme la justice et ne dit que juste les paroles qu'il faut pour se faire comprendre.

Madame Finemouche.—C'est sûrement un créancier ; je n'y suis pour personne.

CE N'ÉTAIT PAS SON DÉBUT

Emilie.—Georges a-t-il fait sa demande, hier, comme tu t'y attendais ?

Rose, (froïdement).—Oui.

Emilie.—As-tu accepté ?

Rose.—Naturellement.

Emilie.—Mais tu n'as pas l'air heureuse ?

Rose.—Je ne le suis pas non plus. Je doute de Georges.

Emilie.—Tu es folle. Voyons ! Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

Rose.—Le calme de Georges. (Se jetant dans les bras de son amie en sanglotant). Oh ! Emilie. A la manière dont il m'a donné le baiser des fiançailles, j'ai peur que ce ne soit pas la première demande qu'il ait faite !

CE QUI S'APPELLE DONNER LE CHANGÉ

Elle.—Ainsi, tu t'es fait ramasser ce matin par un homme de police, pendant que tu serrais dans tes bras la statue indienne qui sert d'enseigne au marchand de tabac ! Mon Dieu ! Que je suis malheureuse !

Lui.—Ma chère, tu m'épates. Jalouse d'une femme de bois ! Tu deviens ridicule à la fin.

ORAGE DÉTOURNÉ

Elle.—Tu ne m'y reprendras plus à venir en ville avec toi ?

Lui.—Qu'est-ce que tu as encore ?

Elle.—Il n'y a pas une femme sur la rue St Jacques qui ne te fasse tourner la tête.

Lui.—Comme tu est injuste ! je cherchais seulement à trouver une jolie forme de chapeau pour te faire une surprise.

Elle.—Sais-tu que tu fais un bon mari !

COMMENT AVOIR DES IDÉES FIXES

Lui, (anxieusement).—Rien ne me vient dans le cerveau ce soir ; jamais mon éditorial ne sera prêt pour demain ; tout flotte, impossible de fixer une idée sur le papier !

Elle, (doucelement).—Mon ami, si tu essayais un peu de papier bavard.

SOUVENIR CUISANT

Boishardi.—On ne vous voit plus au club ?

Trespagné (teneur de livres).—Non, je sors rarement maintenant. Je suis tellement harassé par mes créanciers, que je ne puis trouver de plaisir, même dans les plus joyeuses réunions.

Boishardi.—Je pensais qu'au contraire elles vous distrairaient quelque peu.

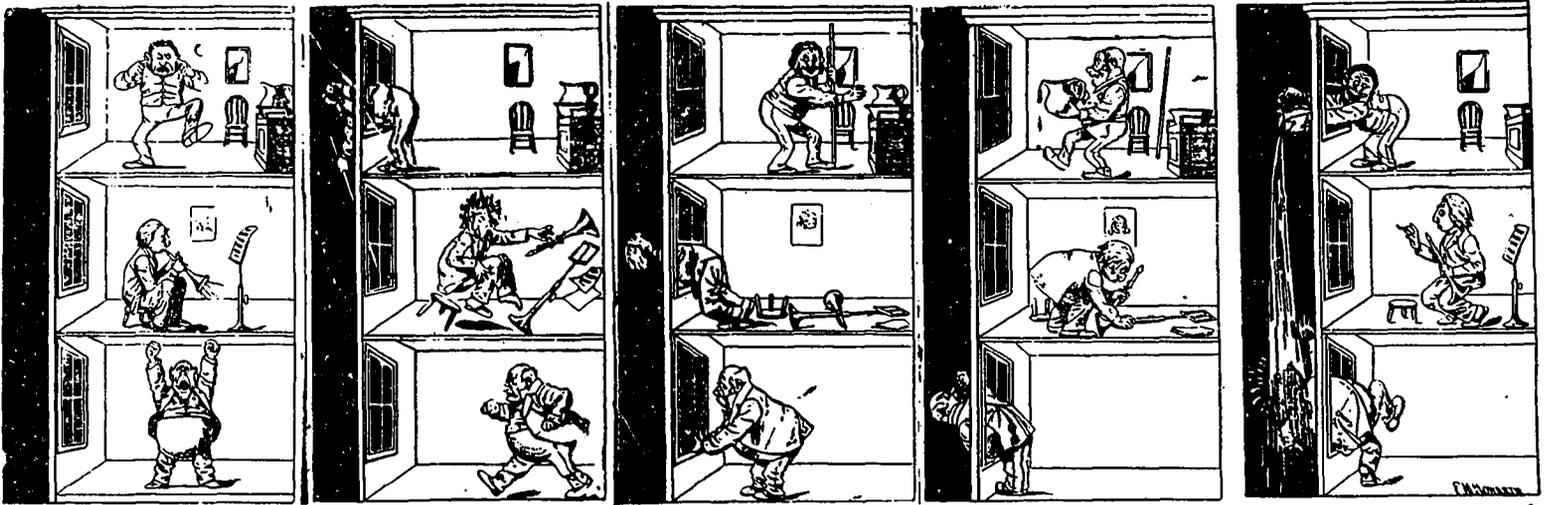
Trespagné.—Je le pensais aussi, mais l'autre jour, au bal de Madame Grandton, au milieu d'un quadrille, un quidam ne s'est-il pas avisé de crier : " Balancez " ; j'ai été si mortifié que je m'abstiens maintenant d'aller dans le monde.

STOICISME

Madame Maladroite (son parapluie ouvert).—Je vous demande pardon, monsieur.

Le monsieur (poliment).—Ce n'est rien, mademoiselle ; il me reste encore un œil.

## COMME QUOI LA MUSIQUE ADOUCIT LES MŒURS



I

*Le clarinettiste enragé du second étage fait le désespoir des habitants du premier et du troisième.*

II

*Le monsieur du troisième me frappe dans la fenêtre, pour l'y attirer.*

III

*Et pendant ce temps là il va chercher un pot d'eau.*

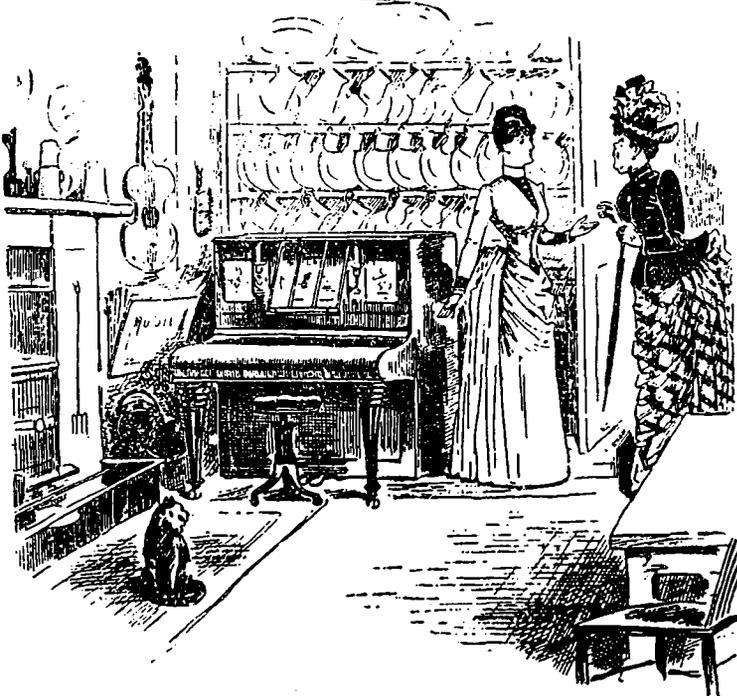
IV

*Le locataire du premier éprouve également le besoin de manifester.*

V

*Mais au mauvais moment.*

## LA CUISINE DE L'AVENIR



*La maîtresse de maison à sa nouvelle cuisinière. — Voici votre cuisine. Je crois que vous y trouverez tout le confort voulu.*

*La cuisinière. — Ah ! non, horrible ! J'ai un profond dégoût pour les pianos droits ! Voyez-vous, je suis habituée au Grand Steinway à queue.*

## LES MODES DU JOUR



*Pinto. — Est-ce que ce n'est pas un peu voyant ce costume ?*

*Rincenet. — C'est si commode en voyage pour le faro !*

## LES DOUX AMUSEMENTS DU FOYER



I

*—Echec et mat.*

II

*—Je ne vois rien de si drôle !*

III

*—Ah ! par exemple !... S..... cr..... !!!*

## OMBRES CHINOISES



LE LOUP



LE PÈRE BAPTISTE



LE CANARI



LE NÈGRE



L'OIE

## PINCÉE DE CONSEILS

Le petit-lait enlève les taches de rouille.

Il ne faut pas couper les ongles mais les limer.

L'odeur qui reste aux mains après avoir touché un oignon disparaît lorsqu'on les frotte avec une branche de céleri.

Pour chasser les fourmis d'une chambre ou d'une armoire, il suffit de placer des tranches de concombre dans l'endroit infecté.

Pour bien nettoyer et purifier une bouteille, il suffit de la laver avec de l'eau chaude contenant de la poussière de charbon.

Le linge de table doit être ourlé à la main ; non seulement l'ourlet est plus beau, mais il ne conserve jamais cette trace de crasse qui reste après le blanchissage, aux ourlets faits à la machine.

## NETTOYAGE DES ÉPONGES.

Faites tremper vos éponges pendant quelques heures dans une eau très salée.

Tenez toujours vos éponges dans des filets, pour que l'air puisse circuler autour.

## NETTOYAGE DES ARMES DE CHASSE.

Frottez le métal avec un chiffon imbibé d'huile de tartre. Si la rouille a attaqué l'arme, imprégnez avec de l'huile pendant quelques jours. Frottez ensuite avec un chiffon et de l'émeri très fin.

## DEGRAISSAGE DES RUBANS ET DES SOTERIES TEINTES.

Faites un mélange de 1 once d'alcool,  $\frac{1}{4}$  once d'ammoniaque, 1 pinte et laissez tremper le tissu pendant 10 minutes ; ensuite rincez à l'eau pure. Repassez tant que c'est humide.

## POUR CONNAÎTRE SI L'EAU EST PURE

Voici une méthode française des plus simples, pour reconnaître si l'eau dont on se sert est pure ou non. Il suffit de laisser tomber une goutte de permanganate de potasse dans un verre d'eau ; si l'eau prend une teinte jaunâtre, elle n'est pas potable ; si elle reste limpide, elle peut être bue sans crainte.

## NETTOYAGE DES STATUES, MARBRES, BUSTES, ETC.

Les statues exposées à l'air se couvrent de taches provenant de végétations dans le genre mousse, lichen, etc., qui prennent racine et font souvent éclater la pierre.

Lavez les marbres avec une solution alcaline, ou lavez-les avec un brosse, d'abord à l'eau, ensuite avec l'eau mêlée d'acide hydrochlorique, puis de nouveau à l'eau.

Un troisième procédé consiste à couvrir les marbres d'un enduit de cire blanche, qu'on fait disparaître avec des linges chauds.

Par ce dernier moyen, vous obtiendrez un vernis brillant, et qui empêche les végétaux de s'y fixer.

## PROCÈDE POUR TEINDRE LES ÉTOFFES DE LAINE EN NOIR.

Prenez 2 lbs de noix de galle, 6 onces de bois d'Inde, 6 onces de sulfate de fer, autant d'acétate de cuivre, le tout dissous dans de l'eau chauffée à 210 degrés. Faites 3 parties de votre bain. Refroidissez la première à 105 degrés, et plongez et replongez votre étoffe.

Ajoutez alors le deuxième tiers, dans lequel vous aurez mis 1 lbs de sulfate de fer.

Trempez et soulevez de nouveau, et puis ajoutez le troisième bain additionné de 10 onces de sumac. Faites bouillir, trempez l'étoffe et retrempez à plusieurs reprises. Rincez à grande eau.

Autre moyen : Laissez l'étoffe pendant deux heures dans un bain de noix de galle bouillant, et mettez ensuite au bain de bois d'Inde et de sulfate de fer sans faire bouillir.

Rincez à grande eau.

## PERLES FINES.

Préparez de l'eau chaude bouillie avec du son et un peu de sel de tartre et d'alun. Trempez vos perles et frottez-les légèrement à la main.

Si l'eau se refroidit, recommencez votre opération et rincez après dans l'eau tiède.

Faites sécher et refroidir dans un endroit sombre et sur une feuille de papier blanc.

## TACHES DE GRAISSE SUR LES LIVRES.

Faites des sachets de mousseline remplis de cendre de bois tamisée. Posez le papier taché entre les deux sachets et appuyez avec un fer chaud.

Répétez l'opération si besoin est.

## POUR AVOIR UN BEAU PORTRAIT

Au début de la photographie, les photographes recommandaient à leurs clientes de s'habiller de telle ou telle couleur afin d'obtenir des portraits bien faits. Aujourd'hui, grâce aux progrès réalisés dans la préparation de produits chimiques, les photographes s'inquiètent peu des couleurs du costume et la mariée ou la communiant sont aussi fidèlement reproduites par l'objectif que la tenue la plus inconsolable.

Néanmoins il est bon, si on veut s'éviter quelques désillusions d'apporter une certaine prudence dans l'arrangement de sa toilette. Ainsi le bleu et le rose sortent en blanc sur la photographie ; le violet donne un gris plus ou moins pâle ; le rouge et le jaune foncé, un noir plus ou moins foncé. Des toilettes aux tons criards ne donnent jamais de bons effets, alors que des toilettes aux couleurs sombres ou de demi tons permettent au photographes de faire de petits chefs-d'œuvre.

On dit qu'on peut fabriquer des papiers de tenture de telle façon qu'un faible courant électrique les chaufferait suffisamment pour les rendre suffisamment chauds au toucher et rendre les appartements très confortables avant les grands froids.

## LE VRAI PATRIOTISME



(UN JOUR DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.)

*(Le beau côté de la médaille.)*

Comment les choses se passent à la kermesse.

*(L'autre côté.)*

Comment pendant ce temps-là les choses se passent à la maison.

## GASCONNADES

Lévis, 14 juin 1890.

Pensées d'un malade :  
Chose singulière, c'est ma purgation qui travaille, et c'est moi qui suis fatigué.

Le lac dans lequel tombe le Niagara sera bientôt desséché, puisque "l'on tarit eau" (l'Ontario).

C. et D. sont à fumer la pipe.  
—Prends donc un siège D.  
—Non, merci.  
—Ah ! tu aimes l'état debout (les tas de boue) !

A la cantine, le fusiller Lescarion joue à l'écarté avec le cuisinier de sa compagnie. Il s'agit de s'avoir qui paiera les bouteilles vidées et l'on fait la belle. Les adversaires ont chacun quatre points, et il retourne cœur. Lescarion abat tout son jeu.

—Cinq cœurs.  
Le cuisinier se levant avec précipitation et courant vers la porte.

—Cinq heures, et moi qui dois tremper la soupe à cinq cinq heures moins un quart. (*Il s'esquive sans payer.*)

## AVIS AUX IVROGNES

Il est fortement question en ce moment de refondre les vieux saouls (*disons entre nous : vieux sous*). Prenez de l'O et de l'R et vous aurez de l'or.

A l'audience.  
*Le magistrat.*—Quel est votre système de défense ?  
*Le prévenu.*—Ah ! ça, monsieur le juge, me prenez-vous pour un éléphant ?

Un homme en deuil se plaint du froid.  
—Comment, lui dit un plaisant, pouvez-vous vous plaindre avec des bassinoires (bas si noirs) !

—Maman, dit un petit garçon précoce, qui est malgré lui contraint de bercer le bébé.  
—Si le bon Dieu a encore des enfants à vous donner, ne les prenez pas.

M. ALFRED BOUCHARD.

## ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS



LES EXTRÊMES SE TOUCHENT

## LE PRESENTER EN PERSONNE

*Jeune homme.*—J'ai vu cette annonce dans la Presse hier soir, alors je suis venu moi-même.

*Madame Sanschagrín* (veuve et continuant le commerce de feu Sanschagrín, boulanger).—Quelle annonce ? Il y en avait deux. Est-ce celle qui demande un apprenti ou celle qui demande un mari ?

## ARTISTE OU INVITÉ

*Madame de la Fashion.*—Cher maître, je donne une petite soirée musicale mardi, j'aimerais à vous avoir ; quelles sont vos conditions ?

*Professeur Bienavoral.*—Z'a t'ebend, si c'est gomme ardisde et que che quide abrés afoir choué j'a zera fin zingue tollars ; mais si c'est gomme infidé et que che toife barler doude la zoirée afez un lot t'impéciles che j'argera zinguande tollars.

## LE 24 JUIN

*(Sous les grands arbres.)*

*Elle.*—Qu'est-ce que vous me cherchez donc dans les yeux ? La poutre ou la paille ?

*Lui.*—La paille, mademoiselle : celle à laquelle je voudrais mettre le feu.

## MORT ACCIDENTELLE

*A.*—Avez-vous lu que l'aveleur de sabres du Cirque est mort ce matin ?

*B.*—Non, comment est-ce arrivé ?

*A.*—Il s'est étouffé avec une arrête d'aloze.

## TROP VEINARD

*Joe.*—En voilà un veinard que ce Grossac ! Il n'y en a que pour lui. Il tombe invariablement sur quelque chose de bon.

*Tom.*—A qui le dis-tu ? L'autre jour il est tombé dans notre ascenseur et ça m'a coûté \$5,000.

## ON NE L'ATTRAPERA PAS

*Jeannette.*—Pourquoi quittez-vous votre place ? Je croyais vos maîtres très convenables.

*Philomène.*—Manquerait plus que ça qu'il ne le fussent pas. Mais je ne peux pas rester dans une famille qui garde une servante comme moi plus de trois semaines. Ce n'est pas naturel ; on ne m'attrappe pas, moi.

## EXCES DE GENEROSITE

*Simontée.*—Je ne connais pas de philanthrope comme notre ami le docteur Guéripeu ; il n'accepte jamais d'argent de ses patients.

*Gobbète.*—Vous ne dites pas ça !

*Simontée.*—Certainement ; il n'a jamais réglé qu'avec les héritiers.

## THEATRE-ROYAL

Le Théâtre-Royal a obtenu cette semaine un de ses plus grands succès avec la délicieuse comédie "Struck Gas."

Cette pièce déjà connue à Montréal, à cependant attiré la foule, grâce à l'excellence de la troupe, qui a été chaleureusement applaudie à toutes les représentations.

Le rôle de Nan est joué par Mlle Jessie Cassele, qui en fait ressortir toutes les qualités et qui chante à ravir plusieurs jolies chansons. Nous avons rarement vu un ensemble aussi parfait. N'oubliez pas d'y aller samedi après-midi et samedi soir, ce sont les dernières représentations.

La semaine prochaine on représentera au Théâtre-Royal, le joli drame intitulé : "Queen's Evidence."

## GUIDE OBLIGEANT

*Cousine.*—Cette salle est si sombre qu'on a peine à trouver le chemin de sa bouche.

*Cousin, (étudiant) qui a offert un "ice-cream" à sa parente.*—Si vous le désirez, cousine, je puis vous aider à chercher.

## LE PLUS SAGE DES DEUX

*Refusetout, (célibataire endurci).*—Ce musée est très remarquable. Ah!... voici la statue de Minerve... la déesse de la Sagesse... elle ne s'est jamais mariée.

*Madame Veure Prompter.*—Et voici celle du roi Salomon, l'homme le plus sage qui ait jamais vécu... il s'est marié un millier de fois.

## UNE TÊTE REBELLE

*Barbier.*—Vous devriez employer de notre Restaurateur Magique; vos cheveux deviennent rares. Notre restaurateur a toujours donné satisfaction, jamais il n'a failli.

*Client.*—J'en ai usé deux bouteilles, sans succès; c'est peut-être même votre poison qui me rend chauve.

*Barbier.*—Ah! mais non, c'est votre tête qui ne va pas.

## SANS MERCI

*Posatort (en pique-nique, causant avec les dames après le dîner).*—Je ne suis pas méchant, mais j'ai pour principe qu'il faut se faire respecter, et quand quelqu'un me manque, je ne le lâche que lorsque je l'ai écrasé d'une manière quelconque.

*Mlle Bonnepièce.*—En vérité! mais vous poussez quelquefois la rancune trop loin. Ainsi cette malheureuse tarte aux bluets ne méritait certainement pas votre courroux.

Lorsque le jeune Posatort, qui s'était assis inconsidérément, comprit, à la fraîcheur qui l'envahissait, le sens exact des paroles de Mlle Bonnepièce, il s'éclipsa discrètement.

## LA MUSIQUE ADOUCIT LES MŒURS

*Monsieur Vertgalant, (60 ans).*—Vous êtes ravissante, ce soir, mademoiselle. Heureuse jeunesse! comme on voit que vous ignorez les misères de la vie; les jalousies, les haines, les rivalités, les petites misères de l'existence!

*Mademoiselle.*—Vous parleriez autrement si vous saviez que je fais partie d'une société philharmonique.

## UNE FEMME OBEISSANTE

*Monsieur Pouchéclub (marié depuis un mois).*—Une petite course à faire, ce soir, ma chérie; je serai de retour à 10 heures; mais si je n'étais pas rentré à cette heure, ne te fatigues pas à m'attendre.

*Madame.*—Non, c'est bien.

Elle obéit; mais à dix heures une minute, madame était au club. Depuis ce jour, monsieur est convaincu qu'il est toujours préférable de rentrer à 10 heures juste.

## LE CLOU DE LA TEMPERANCE

*Madame Misdédans.*—Si tu savais, chère, comme je suis heureuse. Jean ne sait rien me refuser. Ainsi, tu sais qu'il ne se gênait pas pour boire un peu avant notre mariage; depuis que je lui ai demandé de prendre la tempérance, il ne sent jamais la boisson.

*Madame Poinceroire.*—A-t-il eu beaucoup de peine à rompre avec ses habitudes?

*Madame Misdédans.*—Pas du tout, il mange un clou de girofle; il dit que c'est un remède infaillible.

## UTILE APPRENTISSAGE



*Charles et Ernest qui sont allés passer 10 jours au club Shawinigan ont fait une mauvaise rencontre.*

*Charles du haut de l'arbre.*—Mais dépêcheto donc de monter; il va te mettre en bouillie.

*Ernest.*—Ne crains rien; je suis habitué à voyager dans les chars urbains de Montréal.

## TOUJOURS CHER

*Monsieur l'adoucissement, (se décidant soudainement).*—Ma chère demoiselle Amanda...

*Mlle Amanda.*—J'ignore où vous avez pris le droit de m'appeler "chère."

*Monsieur l'adoucissement, (changeant subitement de détermination).*—J'ai voulu dire, chère à n'importe quel prix.

## DÉJÀ SI PRUDENTS



*Madame Jeuneménage.*—Tu sais, Jack, que c'est la fête de papa demain?

*Monsieur Jeuneménage.*—Tiens, je l'avais oublié.

*Madame Jeuneménage.*—Quel cadeau allons-nous lui faire?

*Monsieur Jeuneménage.*—Je me proposais de manœuvrer aujourd'hui pour lui subtiliser un chèque. Avant de décider du cadeau, je crois que nous ferions bien de connaître le chiffre du chèque.

## CHOSSES D'ESPAGNE

*Mademoiselle de Froidaccueil.*—Les espagnols ont une coutume aussi charmante que bizarre; dès que vous faites mine d'admirer quoique ce soit chez eux ou sur eux, ils vous offrent l'objet que vous avez remarqué.

*Monsieur D'urant, (Chaloureusement).*—Que votre main est donc jolie, mademoiselle!

*Mademoiselle de Froidaccueil.*—Trop aimable! Mais Montréal n'est pas en Espagne.

## CHACUN SON TOUR

Scène de ménage.

*Lui.*—Me sera-t-il jamais permis de faire ce que je veux?

*Elle.*—C'est injuste ce que tu dis là, est-ce que tu ne fais pas toujours ce que tu veux quand nous sommes d'accord? Oui! Tu en conviens; alors tu ne peux pas redire à ce que je fasse ce que je veux quand nous ditlerons.

## ÇA PASSERA

*Madame A.*—Je vous rapporte le chien que vous m'avez vendu l'autre jour.

*Marchand.*—Pourquoi?

*Madame A.*—Il a mordu mon bébé, hier.

*Marchand (indigné).*—Ce n'est rien, ça; il a probablement pris votre petiot pour un autre chien. Laissez-le faire, il va s'accoutumer.

## TROP PARLER NUIT

*M. Jason.*—Très amusant et très vrai, le SAMEDI; il ne se passe pas un numéro sans qu'on y trouve quelques bonnes farces, sur les femmes qui tyrannisent leurs maris. Par exemple, on trouve rarement quelque chose sur les hommes malmenant leurs femmes.

*Madame Jason.*—C'est ce qui prouve que le SAMEDI est bien rédigé; ses rédacteurs savent que c'est trop commun pour être drôle.

## BONNE PRÉCAUTION

*Madame Bourviant.*—Tom! Tu devrais bien faire prendre ta photographie.

*Bourviant (un habitué de club).*—Tiens, c'est gentil, ce que tu dis là.

*Madame Bourviant.*—Plus que tu ne le penses; vois-tu, tu es si rarement à la maison, que j'ai peur d'oublier ta figure, si tu ne me donnes pas ton portrait.

## CE QUI DISTINGUE L'HOMME DE LA BRUTE

*Madame Troublefête.*—Quand je pense que les êtres humains se querellent plus et plus souvent que les animaux, ça me fait prendre le monde en horreur.

*Monsieur Troublefête.*—Mais, mon amie, tu oublies que la race humaine est alligée du don de la parole.

## SON PROPRE BOURREAU

*Vendtout.*—Prenez cette flûte, elle est de premier choix et très bon marché. (*A lui-même*) Toi, mon bonhomme il y a deux heures que tu m'as sommé; aussi je te colle un sifflet qui fera hurler tous les voisins. (*Au client*) Où faut-il vous l'envoyer?

*Le client.*—Au 1515 rue Ste-Agathe.

*Vendtout (bas).*—L'animal, c'est mon voisin et j'ai signé ce matin un bail de deux ans!

## TROP TARD

*Opticien.*—Ces lunettes sont faites d'après un nouveau procédé, tellement perfectionné que je me charge de faire des verres qui rendront clairvoyante la justice même quoiqu'on la représente aveugle.

*Client (qui vient de perdre un procès).*—Vous auriez bien du lui en fournir une paire la semaine dernière.

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## SECONDE PARTIE

## I

(Suite.)

John Huggs, cependant, n'était pas sauvé pour avoir atteint les crêtes.

Les Indiens à cheval et à pied, escaladant les collines, s'étaient mis à sa poursuite avec fureur.

Mais une direction habile présida à leurs recherches.

Leur cavalerie, favorisée par les lueurs immenses de l'incendie, décrivit un large cercle, enveloppant la crête sur laquelle le marin avait pris pied.

Le comte et Grandmoreau, curieux de voir comment cette chasse prendrait fin, avaient rapidement pris congé de M. d'Eragny après lui avoir donné pour escorte le reste de la bande.

—Si Burgh était ici, dit Main-de-Fer en montrant au compte la rapide manœuvre des Indiens, il pousserait des exclamations d'admiration.

—Ces gens-là s'y prennent avec une habileté remarquable pour couper toute retraite à maître John Huggs.

—En effet ! dit le comte.

—Ces apaches sont dirigés de main de maître.

La foudroyante évolution des Indiens ne permettait pas de supposer qu'un homme à pied comme l'était John Huggs eût franchi à temps le cercle.

Il était donc enfermé.

Les cavaliers n'avaient pas grand espace à surveiller.

Fuir semblait impossible.

—Il n'en réchappera pas ! dit Tête-de-Bison d'un air joyeux.

—Tant mieux, en un sens ! observa le comte : car c'est un drôle.

—Tant pis, d'autre part, car c'est un fier luron.

—Oh ! fit Tête-de-Bison, la battue commence.

En effet, les Indiens à pied entraient dans le cercle avec un certain nombre de gens d'Austin, cavaliers et piétons, curieux de voir ce qui se passerait.

On fouilla le terrain...

Chacun, à son gré, cherchait ici et là.

Parmi les gens d'Austin se trouvait le capitaine qui avait failli être fusillé par les Apaches, et que la reine avait gracié quelques jours auparavant.

Il était à cheval.

Nous avons vu ce qu'était cet officier.

Un homme de caractère vil et plat.

Il avait eu une peur horrible et la grâce donnée par la reine l'avait transporté d'une vive reconnaissance.

A cette heure, il la manifestait bruyamment.

Il courait en avant, sondait chaque rocher, chaque buisson.

Il se lançait dans les sentiers perdus, se montrant plus âpre à la chasse qu'aucun indien.

Il y avait de la gratitude, peut-être, dans son zèle, mais aussi du calcul.

Une capture pareille lui vaudrait sans doute quelque bonne aubaine qu'il réclamerait adroitement.

La reine ne pourrait lui refuser quelque

bijon de sa toilette qu'emandé avec la grâce et la finesse d'un habil courtois.

Il songeait à tout cela en galopant dans un chemin creux à plus de trois cents mètres en avant de tous.

Tout à coup une masse tomba du sommet d'un rocher en croupe sur sa selle et avant qu'il eût proféré un cri, dix doigts de fer lui tordirent le cou comme à un simple poulet.

C'était John Huggs qui accomplissait ce haut fait.

Embusqué sur le roc, il saisissait l'occasion... à la nuque.

L'homme étouffé, Huggs lui arracha sa tunique d'uniforme et se la passa ; car son torse était à nu.

Il avait couché devant lui l'homme étranglé.

Dire avec quelle merveilleuse prestesse le coup fut opéré est impossible : un marin, un gabier hors ligne, un homme accoutumé aux plus périlleuses gymnastiques avait pu accomplir si vite un pareil tour de force.

Le forban prit les armes du capitaine, éperonna le cheval, le mena près du précipice et fit tomber le corps le long des pentes.

Le cadavre alla rouler sur un bûcher !

Cela fait, il poussa droit vers un point du cercle.

Nous avons dit qu'il parlait le dialecte apache.

Jouant son rôle il demanda aux cavaliers d'un air empressé :

—Avez-vous vu ?

—Le brigand !

—Il est introuvable."

Et autres interpellations faites dans le but d'occuper les Peaux-Rouges, et de se rendre compte de la façon dont étaient montés les cavaliers les plus rapprochés.

Il remarqua que leurs montures semblaient inférieures à la sienne.

Alors, lançant l'excellent cheval du capitaine, il fila comme un trait.

L'audacieux forban avait réussi à s'échapper.

En vain se mirent-ils à sa poursuite, il les distança et disparut dans la nuit.

Ce fut pour les cavaliers une grande confusion.

Il y eut une scène de fureur et de hurlements indescriptible.

Toute la nuit les Apaches s'acharnèrent inutilement à chercher comment l'évasion avait pu s'opérer.

Le cadavre du capitaine étant brûlé on ne s'expliqua pas comment Huggs s'était procuré tunique, armes et cheval.

Et le comte conclut de tout cet incident.

—Décidément ce John Huggs est un homme à craindre.

Sur ce, il se remit en route pour Austin avec Grandmoreau.

Le lendemain de cette scène, vers midi, la reine voyait une de ses femmes entrer dans son pavillon et lui annoncer l'aigle-Bleu.

Un instant après, le frère entra chez la sœur.

La reine reçut le chef avec cette familiarité dont elle usait d'ordinaire avec lui ; elle lui montra une fourrure et lui dit en souriant :

—Que mon frère prenne place et qu'il parle !

—A-t-on retrouvé les traces du négrier ?

Elle se regarda dans un miroir, et, en attendant la réponse, elle lissait ses cheveux. Mais l'aigle-Bleu resta debout.

La reine étonnée de ce qu'il gardait le silence, se retourna.

Tout à coup elle tressaillit.

L'aigle-Bleu lui semblait transformé.

L'œil du chef brillait plus vif, plus pénétrant, plus assuré qu'autrefois.

Son front rayonnant d'intelligence semblait plus vaste ; on eut dit qu'il était illuminé par une auréole.

—Qu'a donc mon frère aujourd'hui ? demanda-t-elle avec intérêt.

—Rien ! dit froidement l'aigle-Bleu.

—On dirait qu'il souffre ! reprit la reine.

—Sa main est blanchie par la fièvre et son visage en est allongé.

—Effet de ma blessure ! dit l'aigle-Bleu.

—Que mon frère se repose sur une fourrure.

—Non.

—Je ne viens pas en frère.

—Ah ! fit la reine.

—Il y a donc des choses nouvelles ?

—Oui.

Et sur ces mots secs, laconiques, le sachem fit un geste de mauvaise humeur.

—Mais, s'écria la reine, qu'a donc l'aigle-Bleu ?

—Il est mécontent.

—Pourquoi ?

—Parce que la reine se perd.

Sur ce mot, le sachem se tut encore et il se fit un assez long silence.

La reine méditait.

Elle demanda enfin :

—L'aigle-Bleu peut-il me dire ce que signifient ces paroles ?

—Elles disent que la reine se perd ! fit catégoriquement le sachem.

—Elles disent que bientôt la reine ne sera plus reine."

Sur cette menace, la Vierge aux cheveux d'argent se redressa frémissante.

—Qui donc, demanda-t-elle, oserait m'enlever mon pouvoir ?

—Nous, les sachems ! dit le chef.

—La reine sait bien que demain on peut la chasser de la tribu.

—Et c'est mon frère qui parle ainsi !

—Lui-même !

—Et les sachems ont résolu d'agir ainsi !

—Pas un n'y songe.

—L'aigle-Bleu parle aujourd'hui un singulier langage.

—Si les sachems n'ont pas de mauvaises intentions, pourquoi me déposeraient-ils ?

—Parce que, moi, je leur ouvrirai les yeux.

La reine pâlit de colère.

—Ainsi, dit-elle, c'est mon frère qui se révolte contre moi.

—Il le faut.

—Mon cœur en saigne.

—Mais j'en ai l'ordre.

—Comment... l'ordre ?... dit la reine.

L'aigle-Bleu secoua la tête.

—La femme est un oiseau à cervelle légère ! dit-il.

—N'y a-t-il pas au-dessus de la reine ou des sachems, au-dessus des Apaches, au-dessus de tous les Indiens, un homme auquel tous ceux dont le sang est rouge doivent obéir ?

—Le sauveur ! dit la reine.

—C'est de lui que je tiens mes ordres et mes pouvoirs.

—Et tu as vu l'Homme de feu ! s'écria précipitamment la reine.

—Je l'ai vu ! dit l'aigle-Bleu.

La Vierge aux cheveux d'argent parut anéantie de surprise.

—Ainsi, fit-elle, il est ici, bien réellement ici ?

—Les deux yeux que voici, dit l'aigle-Bleu, l'ont contemplé.

—Les deux mains que voilà se sont placés ans les siennes :

—Et l'ordre ! Cet ordre ! fit la reine.

L'aigle-Bleu ouvrit sa poitrine et montra, suspendue à son cou, une sorte de croisant fait d'un seul et énorme diamant.

—Voilà, dit-il, le signe de commandement sur les tribus.

La reine, à cette vue, parut en proie à une sorte de terreur superstitieuse; elle tomba à genoux et se prosterna.

Ses dents s'entre-choquaient et elle tremblait de tous ses membres.

Certes, elle ne se serait jamais attendue à ce que l'Aigle-Bleu fût porteur du signe terrible d'un commandement auquel nul n'aurait osé résister.

La superstition des Indiens est tellement enracinée à ce sujet qu'ils attribuent au Messie qu'ils attendent, et au croissant mystérieux qu'il doit porter, un immense pouvoir surnaturel. Ils prétendent que le croissant sacré donne une force invincible et que celui qui le porte peut, d'un mot, allumer des embrasements immenses, soulever les montagnes, convulsionner les mers.

La simplicité même avec laquelle l'Aigle-Bleu avait montré le signe contribuait à frapper l'imagination de la reine.

Elle ne reconnaissait plus dans cet homme froid, calme, impassible, ce frère qu'elle était accoutumée à dominer.

Puis, tout à coup, il lui apparaissait muni d'un pouvoir extraordinaire et surnaturel.

Elle s'inclinait vainement.

L'Aigle-Bleu sourit d'une façon étrange en la voyant à ses pieds.

Il y avait de la tristesse dans son regard, de l'amertume dans le plissement de ses lèvres.

Il releva la Vierge aux cheveux d'argent et lui dit doucement :

— Que ma sœur se rassure.

— Si elle obéit, son pouvoir ne sera pas menacé.

— Si elle refusait de se soumettre, elle perdrait tout commandement.

Puis, souriant doucement et lui prenant la main, il la conduisit sur ce trône mexicain que nous avons décrit, la fit s'asseoir, l'admira un instant adorablement belle au milieu de cette splendeur et lui dit :

— Vraiment, ma sœur est faite pour être reine et je serais désespéré qu'elle ne fût pas la femme de celui qui règnera sur toutes les tribus indiennes enfin sauvées du joug des blancs.

A ces mots, la reine se troubla.

— Ma sœur est rouge comme une baie de lettina ! dit l'Aigle-Bleu.

— Je sais ce qu'elle pense.

— Elle croit des choses qui n'existent pas, peut-être.

A cette singulière allusion, la reine regarda son frère.

— Je ne puis, fit celui-ci à l'interrogation muette de sa sœur, je ne puis que répéter à la reine les paroles du Sauveur.

— Il vous a parlé... de moi !

— Oui, dit le sachem.

— Que ma sœur écoute attentivement.

La reine se recueillit.

Jamais femme ne s'était trouvée dans une situation aussi palpitante.

Elle savait que les Indiens, sur un mot de son frère, à la vue du croissant, la détroneraient, la chasseraient, l'écharperaient sans pitié.

Elle savait aussi que l'Aigle-Bleu n'hésiterait pas à obéir au mystérieux Messie et que les liens du sang ne l'arrêteraient pas.

Enfin elle aimait le conte Lincourt et elle se trouvait, par une vieille légende, loi des tribus, obligée d'épouser celui qui régnerait sur les Indiens délivrés.

Et, pour elle, le futur roi était ce Messie qui venait de se manifester par les prodiges que nous avons décrits.

Elle se suspendit en quelque sorte aux lèvres de son frère.

Celui-ci prononça lentement :

— Tu diras, m'a ordonné l'homme de feu,

tu diras à la reine que je connais le secret de son cœur.

— Je veux qu'elle exécute tous les ordres que je lui communiquerai par toi, possesseur de mon signe.

— Si elle obéit aveuglément, alors même que tout lui semblerait contraire, son désir se réalisera.

— Mais... s'écria la reine,

Le chef mit un doigt sur ses lèvres.

— Silence ! dit-il.

— Je ne veux, je ne puis m'expliquer d'avantage.

— Je juge seulement à la reine que l'Homme de feu connaît bien son secret.

— J'ajoute qu'il a insisté sur ceci : que parfois ma sœur jugerait son désir fort éloigné d'être réalisé et qu'alors surtout elle serait le plus près de ses vœux.

— La reine a-t-elle compris ?

— Oui, dit-elle.

— Cependant...

— Que la reine n'interroge pas ! dit avec fermeté l'Aigle-Bleu.

Et il reprit :

— De ce jour je suis le chef !

— Mais tout se fera au nom de ma sœur, et je cacherai à tous, à moins qu'elle ne m'y force, le signe que je porte.

— Je pense que la reine consent à obéir ?

— Oui, dit-elle ; oui : seulement l'inquiétude et la curiosité me dévoient.

— C'est le lot des femmes ! dit l'Aigle-Bleu.

— Il suffit, du reste, que la reine ne s'oppose en rien à ce que je ferai pour qu'enfin tout tourne selon ses vœux.

— Et si, moi, je lui dis d'être tranquille au sujet de ce qu'elle souhaite, c'est que je sais bien ce dont il s'agit.

A cette déclaration, la reine, joyeuse, s'élança au cou de son frère et l'embrassa avec effusion.

Mais il se dégagea et dit froidement :

— Que ma sœur ne croie pas que je l'approuve.

— Le Sauveur a ses vues, son plan, ses volontés.

— Moi, j'obéis.

— Mais si j'étais le maître, jamais le vœu de la reine ne se réaliserait.

Et sur cette déclaration énergique, l'Aigle-Bleu sortit laissant la Vierge aux cheveux d'argent palpitante entre l'espoir et la crainte.

Après avoir pris la fuite, le forban avait fait galoper son excellent coursier pendant plus d'une demi-heure, ce qui avait mis entre lui et les Apaches une distance considérable, car il avait toujours gagné sur eux.

Il était arrivé en ce moment aux bords du Rio-Colorado.

Le fleuve était, on le sait, rempli de caïmans.

Le franchir audacieusement, c'était mettre entre soi et l'ennemi une barrière que les Indiens ne passeraient pas.

John Huggs se dit donc que franchir le Rio-Colorado serait un coup d'audace qui le mettrait à l'abri.

Longeant le bord, il finit par arriver à un défilé dans lequel le fleuve s'engouffrait et coulait rapide, étant resserré entre deux blocs de granit.

John Huggs se dit d'abord que les caïmans, très amateurs d'eau tranquilles et vaseuses, ne devaient pas occuper ce courant impétueux.

Ensuite Huggs pensa que la bande d'eau étant étroite, il diminuait d'autant ses mauvaises chances.

En conséquence il arrêta son mustang sur un roc surplombant et au-dessous duquel l'eau coulait à dix pieds environ, ce qui constituait un saut assez considérable.

Il éperonna son mustang qui bondit dans le fleuve.

La chute produisit un bruit énorme, homme et cheval s'engloutirent, l'eau s'agita en un vaste remous.

Mais bientôt bête et cavalier disparurent.

Le courant les emportait en les faisant dériver vers l'autre bord ; car John Huggs avait choisi un de ces coudes brusques qui transportent d'un bord à l'autre le rapide cours d'eau.

Le forban atterrit bientôt sain et sauf sur une plage sablonneuse, de l'autre côté du fleuve, à l'issue du défilé.

Il se jugea en sûreté.

Respirant à l'aise il secoua ses vêtements mouillés, fit souffler son cheval et ricana :

— C'est dur à écorcher un vieux requin comme moi !

— Ils n'auront pas ma peau.

Mais en ce moment une voix dit derrière lui en espagnol :

— Pas un mouvement, señor, ou vous êtes mort.

Maître Huggs était un rude gaillard, car au lieu d'obéir, il sauta dans la rivière.

Bain sur bain.

Un coup de feu retentit.

Trop tard...

Huggs était dans le fleuve.

Alors une dizaine d'individus se précipitèrent sur la rive, et ils aperçurent quelque chose d'informe qui se débattait au milieu des flots.

— Par le diable, dit celui qui semblait commander aux autres, Basilic a manqué son coup.

— Le fleuve ne manquera pas le sien ! dit celui auquel le reproche s'adressait.

— Et puis, après tout, fit le chef, la chose n'est pas d'importance.

— Mais je donnerais bien une piastre pour savoir le nom du harü garçon qui a traversé comme ça le Rio-Colorado.

— Rude homme ! fit Basilic.

— Solide homme ! répéta-t-on en chœur.

— Ah ! le cheval se noie.

— Basilic a peut-être touché.

— Possible.

— Mes enfants, j'y vois distinctement, vous savez.

— Eh bien ! l'homme a coulé.

— Comment, vieux hibou, tout clair que tu vois la nuit, peux-tu savoir que l'homme est à fond.

— Puisqu'il n'est pas dessus.

— Est-il bête, ce Basilic !

— Ah ! mort, le cheval !

— A fond aussi !

— C'est égal, je donnerais vingt piastres pour connaître l'homme.

Et les commentaires continuèrent pendant plus d'un quart d'heure à perte de vue.

On concluait, en fin de compte, que Basilic n'avait pas perdu sa poudre.

Ce poste, car c'était un poste, allait reprendre son embuscade, quand tout à coup une voix dit dans l'ombre, à distance.

— Pour des pirates de la savane, vous êtes de fiers imbéciles, et Basilic notamment est un idiot de première importance.

— Qu'un de vous bouge et il est mort.

Cette voix dans les ténèbres, l'incident qui venait de se dérouler, des chuchotements sous la ramée d'où parlait la voix, des bruits de fusils qu'on armait, l'inattendu et l'étrangeté de l'aventure produisirent un grand effet sur les pirates.

Ils se tinrent immobiles.

Peut-être, quelques secondes de réflexion leur étant laissées, auraient-ils pris une énergique résolution, mais ils étaient décontenancés par la surprise que leur causa l'apparition d'un homme demi-nu et armé, der-

rière lequel un autre homme dressé contre un arbre, en tunique d'officier mexicain, se dessinait vaguement dans les ténèbres.

L'homme demie-nu dit à l'autre :

— Vous entendez, capitaine.

“ Les gaillards sont trop bien cernés pour échapper.

“ S'ils n'acceptent pas le marché, s'ils font mine de bouger, tirez sur eux et sur moi sans crainte de me tuer.

“ La vie n'est rien pour moi, vous l'avez vu.”

(A suivre.)

## LA NEUVAINES DE COLETTE

### PREMIERE PARTIE

(Suite.)

“ Benoitte m'a complimenté à sa façon là-dessus avec sa naïveté habituelle. “ C'était mieux avant, quoi ! c'est sûr ; mais pour du bien retapé, c'est du bien retapé ! “ Et mademoiselle Colette m'a presque fait l'honneur d'une faiblesse.

“ Elle se penchait pour regarder, plus blanche que son mouchoir de batiste, et comme je haussais mes sourcils pour lui montrer mon agilité :

“ — Ça bouge ! a-t-elle crié avec horreur en se tournant vers le docteur.

“ — Quoi donc ? lui a-t-il dit. La peau du front ? Mais je l'espère bien, et la vôtre en fait tout autant.

“ Elle l'a froncée et agitée en tous sens pour s'en assurer : puis tranquilisée, elle s'est rapprochée, et comparant alors mes deux yeux, celui fraîchement découvert et l'autre :

“ — Il est tout pareil ! a-t-elle soupiré à à voix basse.

“ Et j'ai dû en conclure qu'elle m'avait supposé borgne ou louche jusqu'à cette heure.

“ Puis, l'émotion calmée, le docteur est parti, Benoitte est retournée à ses fourneaux, appellation emphatique, car on cuisine encore à Erlange sur l'âtre et le trépied de nos pères, et nous nous sommes retrouvés, mademoiselle Colette et moi, dans notre tête-à-tête habituel.

Ce que nous y avons dit depuis quelques jours, tu ne saurais le croire, et mes découvertes sur ma jeune compagne se multiplient.

“ D'abord, Jacques, voile toi la face, mais j'ai dû arriver à cette conclusion qu'elle était d'une ignorance absolue. Une vraie petite carpe. Seulement, tu perdras ton temps si tu essayais de l'en plaindre, et ta sympathie serait mal venue, car elle supporte cette lacune avec la plus aimable philosophie, et a fait de tout ce qu'elle possède de connaissances une petite salade sans queue ni tête qui paraît lui suffire parfaitement.

“ Elle a passé cependant deux années dans un des meilleurs couvents de Paris ; mais nous sommes de grandes bêtes, toi et moi, si nous nous imaginons que c'est de travail qu'on s'occupe dans ces endroits-là.

“ De classe en classe, les intérêts varient. Des poupées on passe aux cerceaux, des cerceaux à la bibliothèque rose, de la bibliothèque rose aux mondanités, au pas de polka ou à l'esquise illicite d'une valse enseignée sur le gazon ras des charnelles. Mais les études là-dedans ne sont jamais qu'un accessoire, un comparse, un cinquième roue de carrosse.

“ D'ailleurs, mademoiselle d'Erlange a ses idées là-dessus qu'elle m'a établies avec une limpidité extrême. Pour sa part, elle n'a jamais pu retenir quo ce qui avait trait aux gens ou choses qu'elle aimait. Mais alors tout ça elle le sait à ravir. Quand au reste : bernique ! Voilà son système.

“ Ainsi son histoire de France, c'est très simple. Elle la prend à Charlemagne, “ un grand qui l'intéresse ”, et elle sait très bien tout ce qui le regarde : la boule qu'il tient dans sa main, son épée, son grand pied et son neveu Roland surtout ! De là elle saute à Henri IV, sa déduction suprême. Elle connaît tous ses bons mots, adore son profil et sa furia, mais s'embrouille un peu dans son histoire d'abjuration et de conquête. Puisqu'il avait la France dans son berceau en naissant, qu'allait-il guerroyer à son propos ? Enfin Napoléon est son point final et son dernier enthousiasme. . . Depuis, dormons-nous ou vivons-nous ? Voilà ce qu'elle ne sait guère, et jusqu'au prochain grand homme, elle est résolue à ne pas s'en occuper ! . . La pauvre enfant risque de chômer longtemps, si j'en crois les jours présents ; que t'ensemble ?

“ Entre temps, elle place à la diable bayard, Duguesclin, Jeanne d'Arc, et en général tout ce qui se bat. Cela sert de virgules dans ses immense interrègnes, et je ne suis pas bien sûr qu'elle ne les couronne pas à l'occasion l'un ou l'autre.

“ Tu vois le procédé, il n'y a pas plus aisé, et elle ne se borne pas à la théorie, elle l'applique bravement et en toute chose ; aussi, en fait de géographie, ses antipathies internationales, qui sont nombreuses, se font-elles jour nettement.

“ L'Angleterre et les Anglais lui déplaisent, par exemple ! Sur sa carte, la Manche a un trait rouge que mademoiselle D'Erlange ne dépasse jamais. Tu juges si le Rhin est barré derechef, et comme les Italiens ne lui agréent pas plus que les premiers, la même ligne fatale ondule sur la crête des Alpes. . . En revanche, elle s'en va jusqu'en Russie pour s'intéresser à ses amis les laves, et je crois quelle se doute de plus d'une particularité de la terre de France.

“ Maintenant, dis-lui que le Pernase est une colline qui fait face à Montmartre, tu ne l'étonneras nullement, et elle mélange les départements, les villes, les chemins de fer et les rivières avec la plus joyeuse aisance,

“ Ajoute à cela des fragments de connaissances variées qu'elle a recueillies on ne sait où, des vers en masse, quelques idées politiques, des anecdotes du temps du roi Guillaume, une façon de faire les additions pour laquelle on casserait aux gages les plus humbles des apprentis savetiers, un aplomb merveilleux et une extrême vivacité de compréhension, et tu auras l'idée d'un assemblage à donner la jaunisse à un pédagogue, mais qui transporterait d'aise un fantaisie.

“ Pour moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre, je contemple, je jouis, ja me carre dans mon fauteuil de balcon, sans oublier toutefois de te passer l'autre bout du téléphone, heureux coquin que tu es !

“ Ne doutant de rien, d'ailleurs, et éprise d'impossible, je lui proposerais demain de partir pour l'Indre à ma suite, qu'il y a dix à parier contre un qu'elle accepterait . . . Et cela dit sans la moindre fatuité, car je ne compterais pour rien dans l'affaire, c'est évident. Mais voir des crocodiles, des serpents à sonnettes et autres gentilles, conçois-tu le plaisir ? Elle ferai la route à la nage pour cela.

“ Il est incroyable de retrouvé chez toutes les femmes ce même besoin dévotion et d'a-

ventures qu'elles présentent plus haut que tout autre plaisir, et qui leur ferait pourtant éprouver une frayeur mortelle s'il se réalisait.

“ Vois-tu mademoiselle Collette face à face avec une mâchoire d'alligator qui la regarderait en bâillant ; la pauvre s'enfuirait, s'il lui restait des jambes toutefois, en poussant des cris affreux. Et cependant elle n' imagine pas à l'heure actuelle de bonheur comparable à celui de voir de près ces lézards qui sanglottent le soir, avec le ton plaintif d'enfants au berceau, à ce qu'elle a entendu dire, mais qui à leurs heures, tout marmots qu'ils sont, avalent leur homme comme des gaillards qui ont fait au moins leur seconde dentition, si je suis bien renseigné.

“ Je m'efforce de la désenchantant ; mais elle est décidée à voir tout en beau, et il y a tant de bleu sur sa palette que je désespère d'y mettre mon point noir. Tu cries à l'indignité, à l'abomination de desillusionner cette rêveuse ! . . . Eh ! pour quoi ne veux-tu pas que j'apprenne à cette enfant que l'eau mouille et que le feu brûle ? elle serait capable de ne pas vouloir les suspecter et d'y mettre la main pour essayer. Tranquillise-toi, d'ailleurs ; elle ne perd ni le boire ni le manger à suivre mes prêches sceptiques et je voudrais que tu puisses la voir goûter : c'est un spectacle réconfortant.

“ A quatre heures sonnant, au premier coup de l'horloge, une vieille patraque qui marche à son gré, avec le plus grand mépris de l'exactitude, et que mademoiselle Colette remonte elle-même tous les quinze jours dans les combles du château, elle se lève et disparaît en courant. Au milieu d'une phrase : à la moitié d'un mouvement, perdue dans l'exploration de ses ruines, elle part de même ; c'est toute affaire cessante ; et les naufragés de la *Méluse* n'iraient point à la provende d'une autre allure.

“ Cinq minutes avant, elle n'y songeait pas ; mais à quatre heures, c'est une défaillance, une gringale ! et, si l'aiguille dépassait le quart, tout serait perdu.

“ Les premiers jours, j'attendais son retour surpris, anxieux, et croyant toujours à une catastrophe qui avait motivé cette fuite : mais au bout de cinq minutes, elle rentrait de son pas léger, un pan de sa robe relevé pour porter ses provisions, elle se rasseyait à sa place et reprenait tranquillement la conversation où elle en était restée, tout en dégustant son repas ; et quel repas !

“ Régulièrement, je le dis à sa louange, elle m'offre de le partager, mais elle en vient si bravement à bout toute seule, que je ne ferais scrupule d'y toucher, et je la regarde casser ses noisettes d'un coup de dent comme un joujou de Nuremberg, manger des prunes sèches qui ressemblent à du caoutchouc fondu, ou des espèces de galettes en pâte molle qui se tirent en grandes languettes blanches.

“ Une fois seulement j'ai accepté ses politesses. Des plis de sa robe, outre un énorme morceau de pain elle avait sorti successivement cinq pommes rouges. Cinq pommes ! comprends-tu ces estomacs de jeunes filles incapables d'achever un bon beefsteak saignant, et qui réduisent cinq pommes en quelques minutes ?

“ A sa première offre j'avais refusé, et, sans insister davantage, elle s'était mise à son affaire. Consciencieusement, avec la laine de sa robe, elle faisait bailler chaque fruit avant de le manger, le frottant, le refrottant et ne le mettant sous sa dent que quand ses yeux noirs se reflétaient dans ce singulier miroir. Je la suivais, amusé par son manège, m'intéressant aux taches qui résistaient, et si occupé d'elle qu'au troisième fruit elle s'aperçut

de mon attention. Y avait-il dans mon regard une lueur de convoitise ou le crut-elle seulement, je ne sais ; mais me tendant tout à coup la main :

— J'en ai cinq aujourd'hui ; vraiment, vous pouvez en prendre une, me dit-elle avec gravité.

— Et comme je ne répondais rien, étourdi de cette munificence :

— Je vais vous la faire briller, ajouta-t-elle.

— Et toujours du même pli de ses draperies, avec une ardeur qui lui faisait monter le sang aux joues, elle amena la pomme au point voulu, puis me la tendit.

Je la mangeai, comme tu penses, avec une reconnaissance proportionnée au bienfait : mais ce fruit symbolique m'inquiétait, et d'un œil anxieux j'ai cherché le serpent sous les meubles. Il n'y était pas fort heureusement du moins en apparence.

— Cela me remet en mémoire une appréciation physiologique de mademoiselle Collette, qui t'amusera, j'en suis sûr, et te complètera son bagage scientifique.

— C'était hier, à l'heure fatidique dont nous parlons. Au coup de quatre heures, elle était partie, et le quart avait sonné sans qu'elle eût apparu. Vois-tu cette anomalie : quinze minutes pour composer son festin ! Qu'allait-elle rapporter, juste ciel ! Je ne quittais pas la porte des yeux... Cinq minutes plus tard, elle apparut les deux mains pleines et la démarche, posée, avec l'air de porter une relique. Un instant j'eus l'idée qu'elle ramenait son Saint Joseph avec elle, et que la paix était faite entre eux ; mais ils s'agissait bien de cela, ma foi ! L'objet de tant de soins était une portion de pain brûlant entre ses doigts, — un chateaubon comme on dirait ici, — de la valeur d'un quart de miche peu près, et au milieu duquel, dans la mie pâteuse où était ménagée une fente, un lit de crème épaisse et jaune se fondait avec un des plus succulents.

— Elle poussa un soupir de soulagement en s'asseyant, branlant la tête d'un air confiant et me montrant l'objet en me disant à mi-voix avec une grimace expressive :

— Ça brûle !

— Puis incontinent, elle attaqua ce fabuleux régal, mordant et soufflant tour à tour.

— Mais, ne puis-je m'empêcher de lui dire, vous n'allez pas manger ça ?

— Si fait. Pourquoi pas ? c'est excellent.

— Peut-être, mais c'est lourd comme du plomb ! Vous aurez mal à l'estomac.

— L'estomac, répliqua-t-elle avec un air de supériorité : qu'est-ce que vous voulez que ça lui fasse ?

— Et elle se renversa pour rire à son aise à cette idée que cette demi-livre de pâte chaude pût incommoder son estomac !

— Mon Dieu ! ça peut l'ennuyer à digérer, répondis-je seulement.

— Puis, comme elle ouvrait des yeux immenses, la pensée me vint qu'elle ne savait pas du tout de quoi je parlais, et, appelant à mon aide la description classique de mon enfance :

— L'estomac, repris-je, d'un ton doctoral, est une sorte de poche qui a la forme d'une cornemuse. Son extrémité renflée est placée dans la partie gauche et supérieure de...

— Oh ! bien, dit-elle en m'interrompant sans façon, ce n'est pas comme ça du tout que je le vois, moi !

— Et, comme le pain lui brûlait décidément par trop, elle posa sur ses genoux, et sans se faire prier :

— Voici reprit-elle, comment je me le représente. Je vois un vieux bonhomme tout petit, tout cassé, en habit noisette, avec perru-

que à marteaux, et un jonc à pomme d'or, qui va et vient perpétuellement dans une petite chambre. Au milieu, une grosse cheminée par où dégringole tout ce qu'on lui envoie, et près de laquelle il se précipite dès qu'un déchargement arrive. Il se baisse, tric, regarde, se frotte les mains quand ce qu'il reçoit lui semble bon, hausse les épaules et se fâche quand ça lui paraît mauvais : " Les maïs, les imbéciles, que m'envoient-ils là ? marmotte-t-il. Qu'est-ce qu'ils veulent que j'en fasse ? " Et il pousse tout cela du pied dans un coin où on met les choses qui ne servent à rien et où ira peut-être mon pain chaud, c'est possible ; mais voilà tout le dommage. Quant à une poche et à une cornemuse, je n'ai jamais entendu parler de ça, et je ne veux pas m'en occuper. Mon petit vieu s'agitait à la besogne, nous nous entendons à ravir, et, s'il fronçait les sourcils les jours des fruits verts, il a eu la politesse de ne jamais m'en rien dire : pour quoi changerais-je ?

— Le pain ne fumait plus, la croûte fendillait en se refroidissant, et la crème sentait meilleur que jamais : mademoiselle Colette le reprit délicatement du bout des doigts et acheva de son goûter sans prononcer un mot, persuadée qu'elle m'avait convaincu de l'existence de son petit homme. Voilà sa logique.

— Du reste, à l'entendre raconter sa vie, ses originalités s'expliquent. Je l'interrogeais hier sur son enfance, cherchant dans son passé la trace d'une gouvernante, d'un professeur, d'une direction quelconque enfin, et, comme je ne voyais rien qui y ressemblât :

— Qui donc vous a élevée ? ai-je fini par lui demander.

— Moi, mais personne ! m'a-t-elle répondu. Dieu merci, c'était bien la compenion de ma solitude.

— Et elle esquissait en l'air avec sa main le geste de quelqu'un qui pousse comme il veut...

— vois-tu cette éducation ? cette petite fille grandissant comme la folle avoine entre son dogue et sa vieille bonne, plus esclavée encore que son chien, et avec vingt-quatre heures chaque jour pour des bêtises à sa satisfaction ! Je conçois maintenant l'affaire qui m'a procuré l'avantage de sa connaissance : de la pensée à l'action, il n'y a évidemment pour elle que le temps matériel d'accomplir sa fantaisie. Elle ne connaît nul autre obstacle.

— Il y a pourtant des heures mélancoliques dans cette existence qu'elle raconte sans une réticence, et la tante que tu sais est une affreuse bonne femme qui vient de me donner un échantillon de son humeur, et nous a fait une sortie dont notre petite société est encore ébranlée et dont la trace restera.

— Il y a deux heures à peu près, je regardais Un à qui mademoiselle Collette faisait exécuter les tours les plus variées de son répertoire, ne dédaignant pas de prendre part elle-même de temps en temps aux exercices, quand la porte s'ouvrit brusquement, et une femme entra. Grande sèche, ossense, d'une laideur à discrédité Croquemitaine si elle se mettait jamais en tête de lui faire concurrence, elle s'annonça elle-même d'une voix qui remit instantanément sa jeune nièce sur pied, et qui fit bondir le chien devant sa maîtresse, qu'il gardait en montrant les dents.

— Monsieur, je suis mademoiselle d'Épine ! me dit-elle. — La bien nommée pensai-je à part moi :

— Puis à haute voix :

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect, répondis-je.

— Mais elle s'en inquiétait bien, de mon respect !

— Il y a un mois, continua-t-elle, que vous êtes arrivé chez moi, tombant on ne sait d'où, et, comme j'ai pensé, Monsieur, que vous étiez actuellement au terme de votre séjour, j'ai voulu vous voir une fois avant votre départ.

— Arrivé me sembla fort, séjour plus encore. et tu conviendras qu'on ne met pas plus proprement les gens à la porte ; mais, avant que j'aie pu répliquer un mot, mademoiselle d'Er-lange s'était redressée :

— Dites chez nous ! cria-t-elle, et même chez moi, car M. de Civreuse est dans mon aile, vous le saviez bien, et, quant à la façon dont il est " tombé " ici et que vous avez oubliée, paraît-il, je vais vous la remettre en mémoire. J'ai blessé monsieur à la tête en lançant quelque chose dehors, alors qu'il passait sur le chemin, ne songeant guère à nous je vous assure ! et Benoîte et moi l'avons entré dans la cuisine, demi mort. Puis, tandis qu'elle préparait cette chambre, et que moi je le gardais en bas, j'ai juré, agenouillée à côté de lui, de le soigner, de le guérir et d'obtenir mon pardon, souvient-il, à présent, ma tante, de toutes ces choses que je vous ai dites une fois déjà

— Je ne me souviens que de ceci, répondit-elle avec fureur en marchant sur la jeune fille, c'est qu'une fois déjà, en effet, je me suis élevée contre ce rôle de garde malade que vous remplissez ici dans des circonstances inqualifiables, et que cette fois je saurai bien vous forcer à le laisser !

— Que ne vous en êtes-vous pas chargée ? riposta mademoiselle Colette. Il y avait plus d'une place près de ce lit je crois !

— Lit que j'aurai d'ailleurs quitté avant ce soir, soyez-en certaine, Mademoiselle ! m'écriai-je à mon tour, et que je n'aurais jamais consenti à occuper un seul instant, quand j'eusse été plus qu'à demi mort, si j'avais pu soupçonner que j'y étais reçu contre le gré de quelqu'un ici !

— J'étais hors de moi, Les insolences me brûlaient les lèvres, et je ne sais en vérité ce qui m'a retenu de sauter à l'instant. Assurément, ce n'est pas la présence de cette femme, et, si elle eût été seule, je crois bien que je me serais vengé dans ma manière... Mais elle n'était pas seule...

— Elle ne répondit pas, d'ailleurs, un traitre mot à ma protestation, et se tournant vers sa nièce :

— Vous voilà forcée à l'obéissance par un plus sage que vous, dit-elle seulement,

— Puis, jugeant que c'était besogne faite, elle s'en fut vers la porte, de son grand pas dégingandé, comme une frégate dématée dont on tire sur le sable la carcasse hors d'usage et qui cahole à chaque rocher.

— Mais elle n'était pas à mi chemin qu'un quatrième personnage entra en scène, c'était mon docteur qui arrivait comme une flèche, les sourcils froncés, la lèvre mécontente, et qui l'arrêta par le bras sans façon.

— Qui est-ce qui parle d'obéissance dans la chambre d'un malade quand le docteur n'y est pas ? dit-il rudement.

— Il avait écouté derrière la porte et ne s'en cachait pas.

(A suivre.)

#### PAS D'EFFETS SANS CAUSE

Madame, (à sa servante). — Anna, vous devriez bien prendre modèle sur Louisa ! Voyez comme elle est toujours propre, tirée à quatre épingles ; elle se débarbouille trois fois par jour, avant chaque repas et pourtant ce n'est pas elle qui sert la table.

Anna — Madame a raison, mais voilà : faut bien que Louisa se lave souvent : elle a un ramoneur pour amoureux.

# POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

**DE DAWSON**

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

**25 Cents la Boite.**

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B. — Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les convents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ  
JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.**

Abonnement en dehors de Montréal

**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.**  
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

**17,009 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à  
**LA PRESSE,**  
69 Rue St-Jacques, Montréal.

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 23 Juin.  
Après-Midi et Soirée.

Le joli drame intitulé :

## QUEEN'S EVIDENCE

Excellente compagnie, jolis décors, costumes, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

# MAISON DE SANTÉ

A proximité de la ville. Localité très salubre.

Pour informations, adressez :

**Dr. E. LALONDE, 196 Rue Saint-Maurice**

MONTRÉAL

## Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.



## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,  
Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montréal.

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**

25c. LA BOUTEILLE

LAVIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

ANFECTIONS BILIEUSES,  
TORPEUR DU FOIE,  
MAUX DE TÊTE,  
INDIGESTIONS,  
ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perlait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

## Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

IMPRIMERIE

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude  
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,  
PAMPHLETS, AFFICHES,  
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,  
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,  
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,  
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES  
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.  
Caractères de Luxe.

## A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

**N.B.** — Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —  
**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street, New-York,